

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

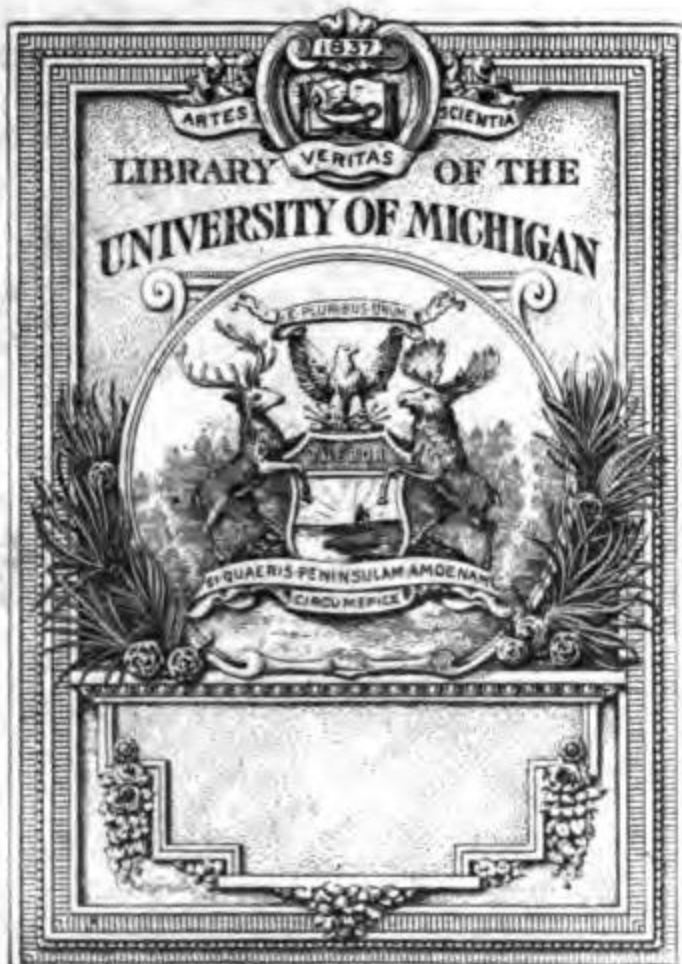
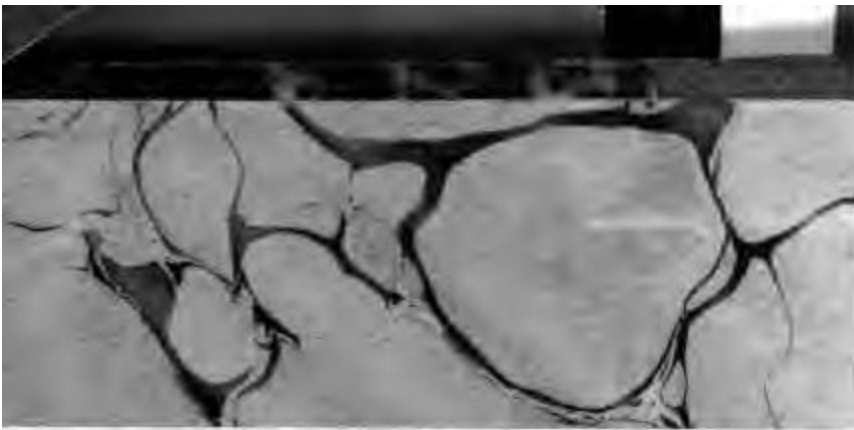
Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

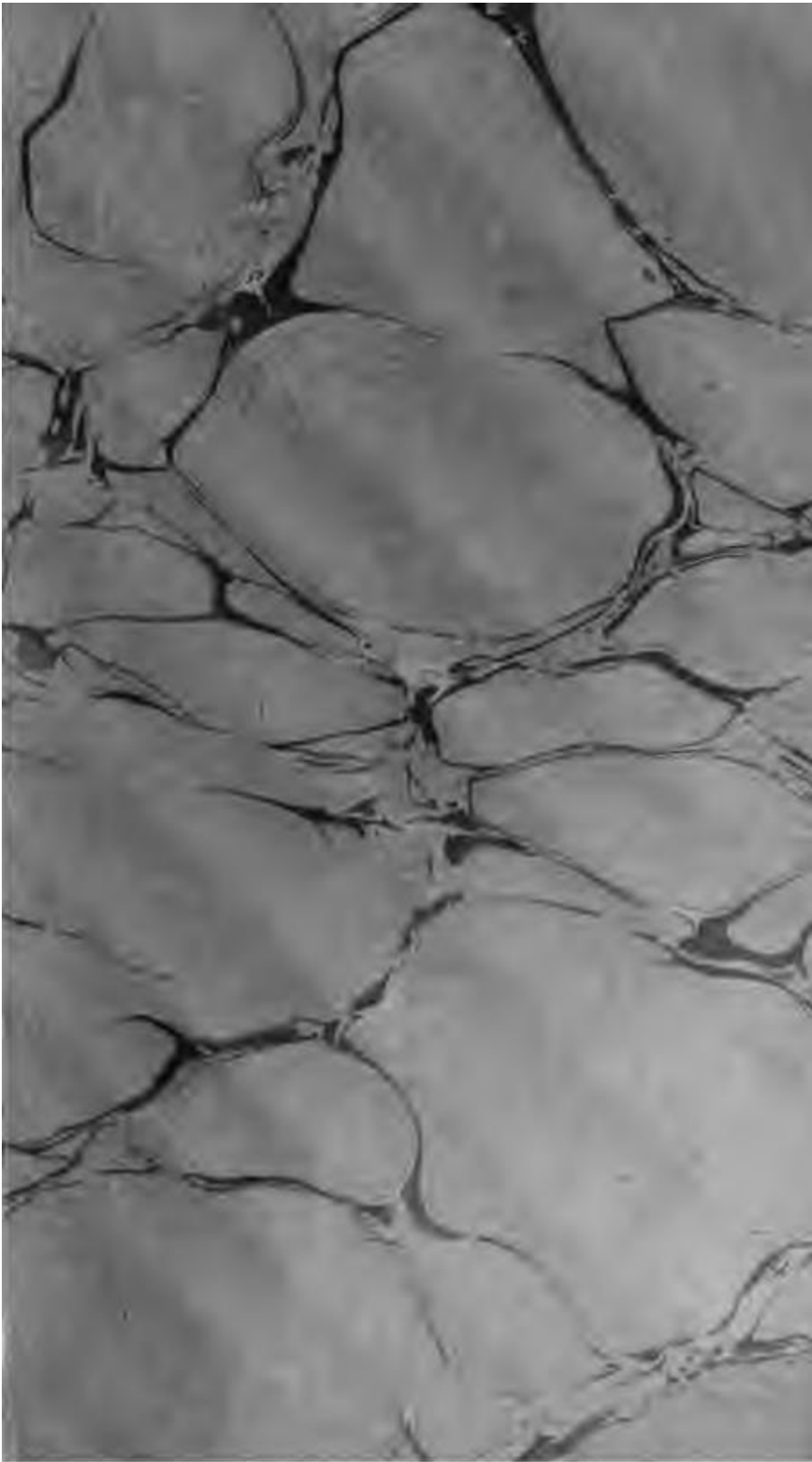
travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

A

933,678







The text on this page is estimated to be only 15.58% accurate

y w (r / C CE QUE J'AI VU A RENNES

DU MÊME AUTEUR LE CULTE DU MOI, trois romans
idéologiques : * Sons l'œil des barbares, 1 vol. ** Un homme libre, i vol.
*** Le Carnet de Bérénice, 1 vol. L'ennemi des lois, 1 vol. Du sang, de la
volupté, de la mort, 1 vol. Un amateur d'Ames, 1 vol. Amori et Doloxi
Sacrum, 1 vol . lies amitiés françaises, 1 vol. LE ROMAN DE L'ÉNERGIE
NATIONALE : I. Les déracinés, 1 vol. II. L'appel au soldat, 1 vol. III. Leurs
Figures. Scènes et doctrines du Nationalisme, 1 vol. Pages Lorraines, i vol.
Trois stations de psychothérapie, 1 vol. Toute licence sauf contre l'amour, 1
vol . Une journée parlementaire, comédie, 1 vol. Les lézardes sur la maison,
1 vol. Pour paraître incessamment : LE9 BASTIONS DE L'EST : Premier
épisode : Au service de l'Allemagne, (récit d'un volontaire alsacien).
Prochainement : Oreco ou le Secret de Tolède. Le voyage à Sparte.

The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate

MAURICE BARRES CE QUE J'AI VU A RENNES
DEUXIÈME ÉDITION PARIS BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE
d'ÉDITION E. SANSOT ET C^o 53, Rue Saint-André-des-Arts, 53 1904
Tous droits réservés.

The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate

Il a été tiré de cet ouvrage : Douze exemplaires sur Japon^
numérotés de 4 à 42. Douze exemplaires sur Chine, numérotés de 45 à U,
Vingt-cinq exemplaires sur Hollande, numérotés de 25 à 49, et" à

A CHARLES MAURRAS Vous avez, mon cher Maurras, avec une raû son toujours prêle, contrôlé et annulé au jour le jour, les armes des dreyfusards. Aussi jeveux inscrire votre nom sur le recueil des croquis que je pris de leur armée durant un mois mémora^ ble. Ici, nos travaux se confirment. Lev/rs figures ajoutent un argument d'une singulière force d vos preuves. Les désordres religieux de ces forcenés nous dégoûtent physiquement de la sensibilité dreyfusarde et nous ramènent sûrement vers cette sagesse française dont nous admirons l'ordre dans toute votre dialectique, M. B.

LIVRE PREMIER EXPLICATIONS PRÉAMBULAIRES
CHAPITRE PREMIER EN ROUTE POUR RENNES, VILLE QU'
ARROSE LE RUBICON — C'est à choisir : Dreyfus ou les généraux.
Mercier, Cavaignac, les généraux, continuent à affirmer la culpabilité de
Dreyfus. Ils annoncent qu'ils la prouveront abondamment à Rennes. Nous
leur maintenons notre entière confiance. Jusqu'à preuve du contraire, nous
ne croirons pas que six ministres de la Guerre et trois présidents du Conseil
se soient trompés et nous aient trompés pendant six ans. Dreyfus innocent !
Oh ! dans cette improbable hypothèse, quelles satisfactions suffisantes
pourra-t-on lui donner ! L'épée du général Mercier, le grand cordon de
ZurUden, le chapeau de Chanoine et le siège de Billot seraient des
compensations inférieures.

-10res à ses raisons de mécontentement. A la déplorable victime d'une telle erreur judiciaire, je ne vois qu'une chose qu'il faudrait tout de même refuser : la grâce de ses défenseurs. Au reste, s'il n'est pas un traître, il sera forcément honteux d'avoir excité de pareilles sympathies. Ah ! les amis de Dreyfus, quelle présomption de sa culpabilité ! Quelle humiliation pour son innocence ! Ils injurient tout ce qui nous est cher, notamment la patrie, l'armée et un héros tel que Marchand. Leur complot divise et désarme la France, et ils s'en réjouissent. Quand même leur client serait un innocent, ils demeureraient des criminels. Ainsi, nous sommes profondément raisonnables et louables, en toute hypothèse, d'avoir préféré les chefs de l'armée aux j'avocats suspects de Dreyfus . Voilà un des aspects de notre pensée, mais nous voulons la tourner sous toutes ses faces, de peur que nos généraux ne se laissent endormir. Il y a d'habiles endormeurs au pouvoir. Les personnages qui détiennent aujourd'hui les divers portefeuilles ne se proposent pas simplement, comme faisaient les plus mauvais de leurs prédécesseurs, de flotter au gré de l'opinion. Ils ont été recrutés dans les milieux les plus divers pour être les politiciens de Dreyfus, qui possède déjà ses orateurs, ses dialecticiens et ses élégiaques. Une seule discipline les assemble. Elle est réglée par les conseils supérieurs (ZadocKahn ? Reinach ?)

-11 Ces conseils supérieurs préparent une opération. Ils tenteront de jeter à l'eau ceux de leurs collaborateurs qu'ils avaient spécialement chargés d'injurier l'armée et l'idée de patrie. Déjà ils nous présentent Dreyfus comme un militariste enragé, un chauvin, qui ne pardonnera jamais la véhémence d'Urbain Goliier, ni la verve suisse de Pressensé. A les en croire, — Dieu, que c'est comique ! — Dreyfus aurait les ridicules de la culotte de peau classique, et il déclarerait : « Ce qui me choque dans les libertés qu'on a prises avec moi, c'est qu'on a manqué de respect à un homme vêtu de l'habit militaire. » Mais, je vous prie, où Dreyfus a-t-il donc lu les articles de Pressensé ? Il ne les suivait pas au jour le jour dans sa lointaine retraite. Lui failon gâcher son temps, depuis qu'il est à Rennes, à repasser cette Milgaire littérature de ^'ieille demoiselle excitée ? Non, mes amis, on le fait parler. On lui fournit des mots historiques : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un cocardier de plus. » L'utilité de cette comédie, vous la distinguez. Les chefs de la grande entreprise dreyfusarde cherchent maintenant la sj-mpathie de l'armée. Ils veulent rassurer les patriotes. On se trompe si l'on croit que Galliffet frappera les généraux. Ce serait faire notre jeu. 11 les ménagera et tâchera qu'ils acceptent de nouveau la réhabilitation du traître. Il a des obligations personnelles envers le général Mercier. Grande commodité poiù lui tenir un petit discours dont voici le dessin :

— 12 — « Voyons, mon cher général, laissez donc « cette canaille de capitaine se tirer d'em« barras. Il faut en finir avec cette trop lon« gue affaire. C'est l'intérêt du pays, de l'ar« niée et de vous-même. Que Dreyfus sorte « du bagne et je vous garantis contre toutes « représailles. Est-ce que je ne suis pas là « pour taper à droite et à gauche indistinc« tement ? Il serait bon d'arrêter Quesnay « de Beaurepaire, Déroulède et Habert, Coppée et Lemaître, Drumont et Forain ; il « serait excellent aussi d'empoigner Sébastien « Faure. Quant à Clemenceau, Pressensé et « Jaurès, — est-ce assez amusant, général ? « — les voici devenus les compères du « vieux « massacreur » ! Ils deviendront les vôtres. « Et s'ils n'ont point de rancune, pourquoi c(leur en ferions-nous voir ? Un traître en « liberté ? L'« beau malheur ! Il ne peut nuire « à personne. Il se retirera chez le prince de « Monaco. Et ce sera fini des injures que « nous versons chaque matin sur vous. Accordez-nous Dreyfus, et lui-même, d'accord « avec nous, prononcera votre éloge. Dès « lors plus de représailles contre Mercier, « Zurlinden, Roget, Pellieux, contre les cinq « ministres de la Guerre, contre les divers « officiers qui ont osé nous contrarier. Nous « n'exigeons plus que la peau de du Paty de « Clam. C'est un simple colonel. » Je vous donne le ton, ajoutez le sourire. On croit entendre le bourreau qui, conduisant la victime au gibet, lui disait avec onction : « Venez, mon ami, on ne vous fera pas de mal. »

— 13 — général Mercier, honnête homme, très et qui se possède n'écouterait pas ces des conseils. Il voit la position vraie des ?s : à Rennes, il y aura, d'une part, rhon(le Dreyfus et, d'autre part, l'honneur >us les ministres et généraux cpil nous ui*é la culpabilité de Dreyfus, li, cela Mercier le sait bien! Avec quelle ion, au milieu de l'enthousiasme d'im toire de patriotes, dans la salle de l'Uor* Lure, il nous a juré d'exposer à Rennes, 3 (pic coûte, les raisons qui jusliOaient cessilaient l'arrestation de Dreyfus, et aujourd'hui, aussi fort qu'au premier proclament la trahison. Tous à le voir, itendre, nous reconnaissons un homiôte ne, un accusateur toujours qu'essayent ?ment de jeter bas les ennemis de la pâli fait le centre de cette vaste affaire >nale ; c'est pour en porter tout le poids : rand homieur ou l'infamie, us sommes plusiem^s millions d'honnôens qui n'avons jamais eu à connaître ire, et qui nous sommes confiés — c'était ison et le devoh* — à l'autorité légitime î(mseils de guerre et des chefs de l'arSi les généraux Mercier, Billot, Cha?, Zurlinden et MM. Cavaignac et Méline ont trompés, s'ils nous ont associés à vve infâme de maintenir au bagne un cent, nul châtiment assez lourd pour eux. sons-le hautement, puisque nous le pentous : au lendemain du conseil de guerre, lans le pays n'admettrait cpie les chefs

— 14de Farinée se consolassent de leur défaite en songeant qu'ils n'ont perdu ni leurs galons, ni leurs rubans, ni leurs appointements. On ne peut pas impunément déchaîner sur un pays la tempête. « Levez-vous vite, orages désirés... » Que leur mensonge foudroie ceux qui parlent d'apaisement. Vous savez bien que Cornély, s'il rêvasse d'un compromis, ne pourra pas, au sein du dreyfusisme, balancer Jaurès qui veut, par l'acquittement du traltre, la destruction de l'armée. Un Jaurès entoiuré de ses bandes est auti*ement puissant qu'un Cornély qui tire son coup de fusil en enfantperdu séparé de son monde naturel. Il y aura des représailles, parce que Jaurès et Clemenceau les veulent, parce que tout le [monde, tout le monde, vous dis-je, en reconnaîtra la nécessité . C'est le crime cer.tain des parlementaires de nous laisser déchirer les uns les autres. Vous,lc dreyfusard, ou moi.l'anti-dreyfusard, Jious possédons la vérité. Le gouvernement qui sait à quoi s'en tenir, devait depuis longtemps faire taire, et brutalement, celui de nous deux qui se trompe. Les généraux euxmêmes ont étrangement attendu pour parler. U faut qu'à Rennes la vérité éclate avec un caractère d'évidence. « Coûte que coûte », a dit Mercier. A Rennes ! A Rennes ! messieurs de l'armée ! Cavaignac et Mercier vous imposent leur exemple. Vous êtes pris entre vos adversaires acharnés et les amis que nous vous sommes. D n'y a pas d'échappatoire possible. En route ! La France est dans Rennes, ville qu'arrose le Rubicon !

CHAPITRE II LA Paradb de Judas. Souvenir de la dégradation d*

Alfred Dreyfus à V Ecole militaire (5 jranvier i8g5). Une minute de répit encore. Mon imagination qui veut prévoir le Dreyfus rennais me reporte avec persistance vers la froide matinée de janvier où je le vis dégrader. n faut que je me débarrasse de ces anciennes images . Quand neuf heures sonnèrent, que le général tira son épée, que les commandements éclatèrent, que les fantassins portèrent les armes et que les cavaliers mirent sabre au clair, le petit peloton se détacha d'un angle de rimmense carré. Quatre hommes ; au milieu le traître tout raide, sur un côté Texécuteur, véritable géant. Les cinq ou six mille personnes présentes et qu'émouvait cette tragique attente eurent une même pensée ' « Judas marche trop bien ! » Spectacle plus excitant que la guillotine fichée dans les pavés, à l'aube du jour, place

-18^{née}. Dix minutes qui laissent brisés ces milliers de trahis. Au terme de sa marche sinistre, le Dreyfus là-bas dans le fourgon noir a été hissé, enfourné par les gendarmes. Les musiques militaires sonnent la « Marche de Sambre-et-Meuse », répandent de rhonneur et de la loyauté sur les espaces pour balayer les puanteurs de la trahison. Les bataillons hérissés de fusils avec leurs jolies figures françaises, défilent. Fort bien! Mais nous ne sommes pas sûrs les uns des autres. Une poignée d'hommes mettent ça ■^«-c « «e

— 19 — tait rnnifonne de lieutenant d'administration. La foule à qui Ton jetait son nom le huait, le bafouait, lui prodiguait les coups de pieds. Judas partout ! Celui-ci subventionné par les Reinach ! Quand donc les Français sauront-ils reconquérir la France? Unissons-nous poiu* dégrader tous les traîtres. Qu'ils trouvent partout spontanément organisée sur leur passage la parade du mépris . Voilà ce que j'ai vu et senti en 1895. Quatre années depuis ont passé sur le traître, quatre années terribles pour la France. Dans quel état vais-je le revoir et surtout quels rapports s'établiront entre ce misérable, ses complices et des Français fidèles à la France ?

— 22 dans uniforme neuf, le képi sur les genoux, le visage droit vers les juges. La moustache brune, de couleur claire, fait contraste avec les cheveux blancs, taillés en brosse et qui manquent au sommet du crâne. Cet homme de trente-cinq ans semble à la fois très jeune et très vieux comme certains ascètes avec qui nous n'avons plus de mesure commune. Ses épaules ont de la carrure, mais le tailleur militaire les a certainement épaissies, car les genoux pointent sous le pantalon flamboyant neuf et des plis épais trahissent la maigreur des cuisses. On lit l'acte d'accusation, sans qu'il se relâche une seconde de son attitude invariablement correcte. Il entend ces mots « Papier pelure bordure... Ksterhazy... », syllabes usées, décolorées, par cinq années de rabâchages et qui pour nous ici reprennent leur pleine force tragique. Les juges, les gendarmes, les deux états-majors dreyfusard et antidreyfusard l'observent, tandis qu'on lui parle de sa main qui trembla sous la dictée du colonel du Paty de Clam. On énumère les soupçons qu'il inspirait à ses camarades, les femmes âgées avec qui il vivait. Maintenant il s'agit des lettres de sa fiancée. Quelle horreur ! c'est l'écorcher vif ! Qu'il doit avoir hâte de protester devant l'univers ! Il parle enfin. Une voix sans timbre qui vient brusquement ajouter à reflet désastreux de cette tenue sans frisson. — Je suis innocent... cinq ans de bagne.. f Ma femme, mes enfants,

-23 A propos de Lebrun-Renaud, il tente une déclaration militariste sur cette foule qui le huait par patriotisme et dont il comprenait si bien les indignations. Mais son émission monotone et sans gestes, vraiment d'un phonographe, annule des phrases trop nobles où nous distinguons la savante préparation de ses avocats. Je ne sentis rien de personnel qu'une fois peut-être dans sa manière de dire : « Mon colonel ». Ce simple mot plein de supplication parut les deux bras d'un désespéré à genoux qui étreint son juge tout-puissant. Puis il retomba dans des accents privés d'âme et tels qu'on croyait écouter un examen plutôt qu'un interrogatoire. La défense vit bien ce danger. Dans la suspension de l'audience, M^{*} Hild, secrétaire de M[®] Labori, parcourut la salle et raconta qu'en passant près de ses avocats, Dreyfus avait dit : « De tels sanglots serraient ma gorge que j'ai douté de pouvoir répondre. » Puis la dialectique dreyfusarde accourut à la rescousse : « Pourquoi notre client s'inquiéterait-il ? Il sait qu'on ne peut pas commettre deux erreurs judiciaires dans un même cas ». Quoi qu'il en soit, après les deux premières heures, la salle de Rennes, mal intéressée par cet homme et par cette inertie, plus tragique pourtant, d'une certaine manière que les expansions d'une victime innocent. Et commença de se distraire. Dégoûtante faiblesse de l'intelligence humaine,

-24 puisque ceux-là m'ont vu qui croient Dreyfus un martyr
s'envoient des bonjours et lient conversation. Il y avait un petit chat qui
courait sous les tables, et les dames dreyfusardes s'attendrissaient parce
({u'on le disait abandonné et peut-être privé de lait. Pour moi, que mes amis
m'excusent, je considérais l'homme, la figure lointaine, le fantôme qui met
la France en crise et je sentais que ce nom exécré de Dreyfus représentait
tout de même de la chair vivante et broyée Une phrase que ce criminel
semble avoir prononcée après cette première audience trouve une force
singulière pour pénétrer les cœurs par le chemin de la pitié. On lui
demandait son impression, il répondit que « c'était bon de voir des êtres
humains ». Détendons-nous un instant, laissons un mouvement de pitié se
développer dans nos cœurs. Le jour du Vendredi-Saint, après la lecture de la
« Passion selon saint Jean », le célébrant récite une suite de monitions et
d'oraisons. « Prions pour la sainte Eglise « de Dieu... Prions, fléchissons les
genoux... « Prions pour notre Saint-Père le Pape... a Prions, fléchissons les
genoux Prions « pour notre pasteur... Prions fléchissons les ce genoux. . .
Prions pour tous les évêques, « prêtres, diacres, sous-diacres, acolytes, «
exorcistes, lecteurs, portiers, confesseurs, < vierges, veuves et pour tout le
simple peuple de Dieu. . . Prions, fléchissons les ge

— 28 — « nous... Prions pour la République. . . « Prions, fléchissons les genoux... Prions « pour nos catéchumènes. . . Prions, fléchissons les genoux... Prions pour les malades, les affamés, les captifs, les voyageurs et « les navigateurs... Prions, fléchissons les « genoux... Prions, pour les hérétiques et « les schismatiques... Prions, fléchissons les « genoux... Prions pour les perfides Juifs... » Et nous aussi, nous fîmes oraison sur le « perfide juif ». S'il ne se fût agi que d'un homme, nous eussions couvert sa honte d'un suaire. Mais il s'agit de la France ! Dans cet incomparable office du Vendredi-Saint où elle apporte l'expérience des siècles, l'Eglise avant de prier pour les « perfides juifs » a bien soin d'indiquer au célébrant et aux fidèles : « On ne se mettra point à genoux. » Prodigeuse distinction ! C'est nous prévenir que l'intérêt public commande de ne point s'abandonner à rapitoiement avec cet adversaire enveloppé de « ténèbres » (t). Je voudrais que cette chair, animée tout de même par un souffle humain, fût arrachée à cette douloureuse bataille, mais qui donc, sinon ses amis, l'apporte sous le piétinement des bataillons ? D'implacables partisans exigent qu'arraché à son effroyable solitude il vienne fournir un prétexte, une couverture à leur machinerie. Pour les atteindre, il faut le percer. Allons-y ! Ce faible obstacle ne doit pas embarrasser les destinées de mon pays. Et durant vingt-deux séances, nous oserons l'observer avec une clairvoyance cruelle. 8

Nul homme plus muré qu'Alfred Dreyftis. Il a un continuel mouvement de la bouche qui s'ouvre, de la gorge qui se serre ; il avale péniblement sa salive. De minute en minute, le sang vient colorer sa peau, puis le laisse tout blêmir. Ses réactions ne livrent rien. On se fait mal sans bénéfice sur cette face toute rétrécie par la détresse. Derrière son lorgnon, ses yeux se jettent avec rapidité à droite et à gauche, mais qu'est-ce qui vit et qui pense derrière ces yeux aux aguets d'animal traqué ? Le journaliste qui surprit à Quiberon par une nuit d'orage la barque de Dreyfus abordant furtivement la côte m'a dit : « Il me parut fou avec son regard fuyant. Je crois qu'il craignait un coup de poignard ». Ma lorgnette cherche dans la salle, pour les comparer, son frère Mathieu. La figure de Mathieu présente des colorations jaunes et verdâtres au fond d'un teint constamment mat, tandis qu'Alfred, à chaque respiration, rosit comme un petit cochon. Tous deux affichent un type juif accentué, mais celui (qui est pris, s'élançant affiné par la souffrance, fait paraître l'autre brutal. Si affiné soit-il, Alfred, c'est certain, n'arrive pas à recréer, à faire siens les thèmes[^] généreux que ses avocats lui préparent. Un vain, maître Démange, qui met au service du client la roublardise des assises, essaye

— 27 — Dreyfus^ le Rien, mon colonel, quand Mme Henry dépose. C'est affreusement sec, et jamais la voix ne correspond aux paroles (3). Les supérieurs du futur traître avaient raison dans leurs notes de l'inviter à discipliner sa prononciation. De tous les dreyfusards, c'est Dreyfus le plus mou. Serait-ce usure, abrutissement? Parfois je crus entrevoir que le malheureux assis sur cette chaise, tantôt cramoisi, tantôt exsangue, la bouche entr'ouverte et la lèvre pendante sous la moustache ou bien serrant les dents et faisant provision d'énergie, était allé aux extrémités de l'angoisse humaine et qu'en outre il avait attrapé une insolation. Mais ses camarades objectent qu'il n'a guère maigri, nullement blanchi. D'autres fois je supposai qu'il prenait des stupéfiants pour trouver du sommeil ; de là viendrait son engourdissement (4). Je crois surtout qu'il craint par une intonation et par un simple mouvement de laisser échapper son secret. . Ah! si Jouaust l'avait poussé ! Il se réfugie dans sa correction militaire, dans sa morne apathie, comme dans une position de réserve et dans sa tanière naturelle : c'est l'état d'une bête traquée qui a peur et qui se rase. C'est qu'aussi bien, de séance en séance, après Mercier, après Roget, après Cavaignac, après qu'on aura démontré : « La trahison n'a pu être commise que par un artilleur, officier d'Etat-Major, et stagiaire » ; après que Bertillon aura refait devant le

-28-Conseil le bordereau par le même moyen géométrique qu'employa Dreyfus ; après l'affirmation des aveux, cet oiseau de nuit ne trouvera plus un coin obscur où se tapir. Dans cette pleine lumière, il se tient coi, pour que ses mouvements, du moins, ne le dénoncent pas. En toute hypothèse, au reste, je crois distinguer que sa gamme de sentiments est fort courte. C'est probablement ce que les naturalistes appellent un monstre, et de la catégorie des « monstres par défaut ». Un certain nombre de sentiments lui manque sans lesquels nous ne pouvons pas concevoir l'humain. Sir Thomas Brown, anglais distingué, avait coutume de dire qu'il aurait aimé connaître Judas Iscariote. J'ai passé un mois à Rennes et je ne comprends Dreyfus qu'en tant qu'énigme incompréhensible. Les gens du moyen-âge, pour faire entendre les mystères impénétrables de cette mer inconnue qui s'étend vers le Sud, l'appelaient la Mer Ténébreuse. C'est une mer ténébreuse, l'âme de Dreyfus, et je m'associe aux sentiments qu'exprime l'Eglise dans sa miséricorde et dans sa prudence. Seigneur, dissipez les ténèbres de ce perfide juif, pour que je voie clair. Mais quoi ! n'est-ce pas enfantin de sentir un malaise et de crier au mystère parce qu'un étranger ne réagit pas sous les événements de la même manière que ferait l'un

— 29 — de nous ? Nous exigeons de cet enfant de Sem les beaux traits de la race indo-européenne. D n'est point perméable à toutes les excitations dont nous affectent notre terre, nos ancêtres, notre drapeau, le mot « honneur ». Il y a des aphasies optiques où l'on a beau voir des signes graphiques, on n'en a plus l'intelligence. Ici Taphasie est congénitale ; elle vient de la race .

CHAPITRE IV une visite a combourg. —(méditation sur Dreyfus). Tandis qu'à Rennes je servais selon mes forces, j'avais besoin de me fortifier et de relever mon amour de la France par les plus belles images nationales. Un jour je profitai d'un entr'acte de la tragédie pour visiter, aune lieue de Kennes, sur la ligne de Saint-Malo, le château de Gombourg. Avec quelle allégresse je m*épu« rais de Dreyfus dans l'atmosphère d'un grand poète de Thonneur I « Enfin nous découvrîmes une vallée au

— 31 — « cœur battait au point de repousser la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs qui

— 32 — nais prêt barre sur le mol Maurice de Guérin. En d'autres circonstances, parcourant la forêt de Paimpont qui subsiste des bois immenses de Brocéliande, j'eusse aimé y poursuivre Merlin l'Enchanteur et Viviane, mais ce n'est point de rêveries qu'il s'agit pour un soldat des batailles de Rennes ! A Gombourg je cherche le plaisir d'approcher et de contrôler des magies ; les incantations du poète me deviennent présentes, réelles, concrètes ; je vois, je touche bâti en pierre le premier chapitre des Mémoires cT outre-tombe. Fils des romantiques, je rentre dans ma maison de famille et je sonne à l'huis d'un château, survivance du passé, où je reconnais en même temps le principe de mon activité littéraire. Ses indications feront-elles entendre à quelques amateurs de la mélancolie lyrique les plaisirs abondants que je trouvai sur chaque marche du vieil escalier, en mettant mes pas indignes dans les pas du génie, jusqu'au sommet de la Tour du Ghat et sur le seuil de la chambre fameuse où l'enfant prépara son immortalité. « La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure ; le jour, j'avais en perspective les créneaux « de la courtine opposée, où végétaient des scolopendres et croissait un prunier sauvage. Quelques martinets, qui, durant l'été, s'enfonçaient en criant dans les trous des murs, étaient mes seuls compagnons. La nuit, je n'apercevais qu'un petit morceau du ciel et quelques étoiles.

— 33 — « Lorsque la lune brillait et qu'elle s'abaissait à l'occident, j'en étais averti par ses « rayons qui venaient à mon lit, au travers des carreaux losanges de ma fenêtre. Des « chouettes, voletant d'une tour à l'autre, « passant et repassant entre la lune et moi, a dessinaient sur mes rideaux l'ombre mobile de leurs ailes. Relégué dans l'endroit « le plus désert, à l'ouverture des galeries, je ne perdais pas un murmure des ténèbres. Quelquefois le vent semblait courir à pas légers; quelquefois il laissait « échapper des plaintes ; tout à coup une « porte était ébranlée avec violence, les « souterrains poussaient des mugissements ; et puis, ces bruits expiraient pour recommencer encore l'entêtement du comte « de Chateaubriand à faire coucher un enfant seul au haut d'une tour pouvait avoir quelque inconvénient ; mais il tourna à « mon avantage . Cette manière violente de « me traiter me laissa cette sensibilité « d'imagination dont on voudrait, aujourd'hui, priver la jeunesse. » Je ne puis approuver que dans cette chambre encore intacte de Combourg on expose les décorations de Chateaubriand. En vérité, ce sont des affaires trop mesquines pour les rapprocher du lit (rapporté de l'île du Bac) où mourut le glorieux vieillard. Ce qu'on voudrait aux murs d'une cellule qui vaut comme la matrice du type romantique français, c'est un plan du canton de Combourg, avec indication des lieux où l'enfant se plaisait

— 34 — sait à vaguer et qui nourrirent toute sa vie. Subsiste-t-il encore, le saule où, isolé entre le ciel et la terre, le jeune René passait des heures avec des fauvettes et avec sa chimère ? Dans quel endroit écarté du Grand Mail la tradition suppose-t-elle que Tamertunie de ses goûts Fincita au suicide ? a Au nord du château s'étendait une lande semée de pierres druidiques ; j'allais m'asseoir sur une de ces pierres au soleil couchant. La cime dorée des bois, la splendeur de la terre, l'étoile du soir, scintillant à travers les nuages de rose, me ramenaient à mes songes. » Il ne donna jamais son cœur aux poètes, celui qui peut sourire des efforts que tout un jour je multipliai pour toucher exactement ces lieux où j'entrevois que la sauvage et la druidesse soupirèrent d'abord et prirent leurs premières couleurs. Je portais avec moi une brochure de l'abbé Guillotin de Gorson. « Le monument le plus ancien de Gombourg, dit-il, est évidemment une allée couverte mégalithique ou dolmen ruiné, situé au Clos de la Pierre, non loin de l'ancienne maison noble le Ghevrot. C'est là qu'allait rêver Ghateaubriand ». Mais au château et chez le voiturier, on ignore ce clos de la Pierre. Le garde champêtre, que je lire dans sa sieste, connaît une ferme, un village qu'il appelle Chevrolte. Je vais à la mairie consulter le cadastre. En 1835, un lieu dit le Clos de la Pierre, d'une contenance de deux hectares, un

t qti mit les premières et les plus s gerbes dans le grenier romantique ais, rapportait à Duplessis une rente ; fr. 15. Morcelle, il appartient aujourd, pour sa part principale, à Jean-Marie je, domicilié à Chevrot. Ile voiture qui puisse me transporter ; îhaleur intense. Avant de m'éloigner »mbourg, pour chercher cette lande où ifant mélancolique exalta de la façon is désordonnée les facultés de son âme tendit le Dieu du désert, je m'occupe miner les entoiu's immédiats du châgrand bois de chênes a disparu. La de Rennes longe toujours Tétang où lit Breton conduisait son bateau au Il des joncs ; j'ai attiré avec ma canne irges feuilles flottantes du nénuphar ivant sur un chemin abandonné « une le ornée de plantes rivulaires ». Cha•riand écoutait, dit-il, les bruits qui nt des lieux inféquentés ; j'ai entendu ulement monotone et continu (macliine tre ? moteur qui fournit d'électricité)ourg ?) Si quelques parties du paysasont modiQccs depuis que le poète en rsa l'âme sur le monde, il en subsiste pour éclairer la puissance et la solidu génie de Chateaubriand. Le payde Combourg, que j'embrasse de la néridionale de son petit étang, s'impar le même trait qu'il y a un siècle :

— 36 — par la superbe des tours et par leur domination sur les masures à leur pied. On s'assure que Tenfant de ce donjon, en même temps qu'il recevait de son père, le négrier farouche, et d'un paysage sévère, pour compagnonnage, l'idée de la mort, installait au fond de son âme la plus intransigeante fierté. Ses qualités et ses défauts d'homme ou d'écrivain sortent de son orgueil. S'il a peint avec magnificence les mouvements nobles de la passion, s'il a sacrifié au bonheur de faire bonne figure tous les avantages immédiats, c'est par un sentiment extrême de sa dignité. Dans cette âme dégoûtée jusqu'au nihilisme, l'honneur est installé sectaire comme le manoir seigneurial sur la lande bretonne. Chateaubriand dépensa dans sa littérature les tristesses liautaines accumulées par des féodaux sans emploi sur leur terre. Il enchantait les premières générations démocratiques avec la sensibilité que lui avaient préparée les derniers représentants d'une France féodale, opprimée par une France monarchique, qui, elle-même, venait de disparaître Tandis que j'étais assis dans Therbe, à l'ombre d'une petite haie, sur la rive de l'étang, des impressions amassées en moi par la constante préoccupation de l'affaire Dreyfus se mêlèrent aux pensées que me proposait Gombourg. La haute vertu artistique d'un paysage cher aux lettres françaises m'épura de tout ce qu'a de doulou

— 37 — * reux la grande salle du lycée de Rennes, et par une pente insensible je fus amené à confronter, avec cette grande figure de Chateaubriand, Dreyfus transformé en thème philosophique par la force de sa honte. . . Quelle magnifique diversité il y a parmi les hommes ! et savez-vous une besogne plus attachante que d'étudier les conditions où se créent leurs variétés ? J'ai recueilli en Alsace des renseignements sur les Dreyfus ; c'est une région où je connais suffisamment la vie juive pour m'y représenter la formation d'Alfred. Son père s'enrichit en se maintenant fermement à considérer toutes choses avec l'unique souci d'accroître sa fortune. Ah ! certes, il n'introduisit jamaïs notre notion de l'honneur dans ses débats de conscience ! Mais par là même quelque chose manquait au bien-être bourgeois qu'il acquit : quoi donc ? la considération. Il possédait une vertu, le esprit de famille, dans sa maison où le confinait l'antisémitisme traditionnel de Mulhouse, il faisait figure de patriarche ; il voulut que l'un de ses fils, Alfred, fût en mesure d'acquérir cette honorabilité à laquelle lui-même renonçait. Le jeune Alfred Dreyfus jouit de son uniforme de polytechnicien, puis d'officier, avec l'arrogance d'un parvenu. (Ses camarades racontent ses vantardises, et sa famille, à juger d'après Hadamard, bien qu'elle le défende, l'aime peu). Il crut tou4

--38tefois s'assurer que sa nationalité juive lui créait une suballernité . La fortune n'avait pas donné au père la parité avec les industriels de Mulhouse; le grade ne suffisait point au fils pour que ses camarades de Pétat-major l'acceptassent sans nuance. Cependant son éducation, si elle ne parvenait pas à rinstaller dans un nouveau milieu, le sortait des mœurs traditionnelles de la communauté juive ; elle le laissait désencadré et par là plus exposé . A ce solitaire, seule sa race demeurait, de quoi nulle circonstance et nulle volonté ne peuvent dépouiller un sémite non plus qu'un arien : il gardait de son sang la capacité de tirer le meilleur parti possible de toute situation et sans s'embarrasser du sentiment de l'honneur. L'honneur î En 1894, à l'heure où Démange et Waldeck réglaient le fameux pacte obscur avec Casimir-Périer, Dreyfus du fond de sa prison préventive formule ses prétentions : « On me décorera et je donnerai ma démission. » Condamné, il déclare : « J'irai à la Guyane et je ferai de l'élevage. » A l'Ile du Diable, il écrit : a Mon frère et ma famille sont des couillons; il ont 50.000 francs de rentes et quatre agents et ils ne peuvent pas me tirer de là. » Au Directeur qu'il voit chaque huitaine et qui recevait 500 francs pour sa table il ne dit jamais que ceci : « Les petits pois étaient moins bons que les précédents ; je préférerais tels cigares. » Même à Rennes où il est déformé par la collaboration de ses avocats, il manifeste

-30 avec une force magnilique son ignorance ^ de toute dignité et sa nature utilitaire. On lui parle de ses histoires de femmes : « Mes moyens, répond-il, me le permettaient. » Voilà des manières de penser et de dire propres à choquer des Français, mais, pour lui, les plus naturelles, sincères, et qu'on peut dire innées. Et plus tard, comme il acceptera sa grâce ! Là-dessus, le célèbre socialiste allemand, Liebknecht a écrit : « Que, condamné pour « la seconde fois, Dreyfus ait accepté sa « grâce, cela n'est certainement pas à blâmer en soi-même. Ce n'est pas héroïque, « mais humain. Mais pourquoi donc le re« trait de la demande en révision ? La presse dreyfusienne répond tout sec : « parce que sans cela la grâce ne pourrait pas intervenir... C'est vrai, mais qui « empêchait Dreyfus d'attendre le résultat « de la demande en révision ! Après ce qu'il a avait souffert, qu'était-ce que quinze jours

— 40 — « d'établir là vérité, il en a fait volontairement »

Tabandon. » Liebknecht conclut en disant que cela ne parle pas en faveur de l'innocence de Dreyfus. C'est entendu, mais pour nous en tenir au point de psychologie que nous examinons à Combourg, cela démontre l'inexistence des sentiments de l'honneur chez ce personnage. Conférez aussi son livre, si merveilleusement sec, simple spéculation qu'il proposa lui-même à l'éditeur. On n'y distingue rien qu'un hygiéniste modèle. Une note d'un de ses chefs a été lue au procès : « Je trouve au capitaine Dreyfus beaucoup d'intelligence, mais il a un esprit bien différent de l'esprit de la vieille armée. » En effet, la plante Dreyfus soumise à la culture qui d'un Français quelconque fait un militaire ne s'harmonisera pas avec le parterre. Lui-même a quelque conscience de cette irréductible différence ; il se connaît comme d'une autre espèce. Un jour que le colonel Bertin-Mouroi parlait du désespoir qu'il avait éprouvé depuis la Schlucht à voir les Alsaciens-Lorrains enlevés à leur Dieu et à leur ancienne patrie, le capitaine Dreyfus dit : « Pour nous autres juifs, ce n'est pas la même chose. En quel que pays que nous soyons, notre Dieu est avec nous. » Ce déraciné qui se sent mal à l'aise dans nos carreaux de notre vieux Jardin français, devait tout naturellement admettre*

— 41 — tre que dans un autre milieu il eût trouvé son bonheur.

Une partie des siens se résignait à la nationalité allemande : ne s'est-il pas figuré que, dans cette civilisation pour laquelle des aïeux d'outre-Rhin le préparaient, il eût été plus heureux ? N'a-t-il pas entendu au fond de son être un instinct qui s'accommodait mieux des mœurs germaniques que des françaises ? S'il en fut ainsi, la notion de l'honneur n'allait point l'embarrasser ; son sens réaliste le dirigeait pour tirer le meilleur parti de cette situation où il n'avait pas trouvé son contentement ; ses rancunes l'incitaient. Quand la tentation se présenta, ce fut un grand malheur, car il n'avait point de racines, comme on en voit à Combourg, qui l'associaient au sol et à la conscience de France assez fort pour lui interdire de chercher son bonheur, sa paix, sa vie, chez l'étranger. Je n'ai pas besoin qu'on me dise pourquoi Dreyfus a trahi. En psychologie, il me suffit de savoir qu'il est capable de trahir et il me suffit de savoir qu'il a trahi. L'intervalle est rempli. Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race . Qu'il a trahi, je le sais parce que j'ai lu les pages de Mercier et de Roget qui sont de magnifiques travaux. Quant à ceux qui disent que Dreyfus n'est pas un traître, le tout, c'est de s'entendre. Soit ! ils ont raison : Dreyfus n'appartient pas à notre nation et dès lors corn*

— 42 — ment la trahirait-il ? Les Juifs sont de la patrie où ils trouvent leur plus grand intérêt (5). Et par là on peut dire qu'un Juif n'est jamais un traître . Telles étaient les pensées qu'un manoir breton me suggérait sur un produit de ghetto. Cependant, la chaleur aidant, je m'inclinai à compenser le sonneil doninois prive chaque matin le Conseil de guerre et je m'endormis sur l'herbe de Combourg, ... Quand je me réveillai, le soleil s'était fortement incliné ; les hirondelles rasaient l'étang. Je les regardais avec estime, car elles font partie de notre littérature nationale : leur manière de poursuivre les insectes, de s'élancer ensemble dans les airs comme pour éprouver leur ailes, de se rabattre à la surface du lac, puis de se suspendre aux roseaux que leur poids courbe à peine et qu'elles remplissent de leur ramage confus, fournit un thème à tous les professeurs de rhétorique depuis que Chateaubriand, sur cette rive, les a observées. Il fallait pourtant me lever et je me mis à la recherche de Chc\Tol et du Clos de la Pierre . Je traversais, à deux kilomètres environ, le chemin de fer de Rennes et je m'engageai dans un de ces profonds chemins creux qui ne nous laissent nous guider sur aucun clocher. Je ne rencontrai personne ; seuls des chiens me parlaient dans les maisons écartées. Nul guide, nul écriteau ; des fossés, des

— 43 — champs des marais, des bruyères, la nuit qui venait et la fatigue. Je dus, ce jour-là, renoncer à m'asseoir dans le Clos de la Pierre, sur les dolmens de Velleda.

The text on this page is estimated to be only 2.75% accurate

se considère c puerre dans l *"». nulle humi '■ace se vengei Pas
(lit çgtjg j ""» l'entendrai '."P qui fait fi :., "n'mtitlon

LES MOUVEN

Je reviens à
se considère c
guerre dans l
lui, nulle humili
race se venge
pas dit cette p
foi l'entendrai
même, quand
je crus voir
loup qui fait fa
l'humiliation d
constate son
soudain succé
Rennes, il ne
par brefs acc
qui s'allument
non pas. Des
a osé employe
aboie ». C'es
tant-il avoir

— 45 — Une de ses plus curieuses excitations, ce fut, je crois bien, le 12 août, tandis que Mercier déposait. Je dois décrire cette scène. Les amis de Dreyfus avaient répandu le bruit que le général produirait certaines pièces et qu'il serait arrêté pour faux et pour violation des secrets de l'Etat. Aussi les curiosités attendaient, exigeaient une péripétie de théâtre. A la suspension de l'audience, on vint dire au général que le public l'entendait mal et qu'il devait élever la voix. « C'est pour le tribunal que je parle », répondit-il. En effet, ni par le ton, ni par les arguments, il ne s'adressait à cette salle avide de pathétique et nerveuse jusqu'à la puérilité. Son réquisitoire ne cherchait sa force et ses effets que dans la technique de l'artilleur et dans les informations de l'homme de Gouvernement. Les chefs dreyfusards qui ont toujours voulu passionner cette mince affaire devaient être désorientés par l'attitude de ce spécialiste qui parlait à des juges militaires comme à des professionnels et qui, sans souci des avocats politiques ou sentimentaux, ramenait dans l'ordre des faits le cas Dreyfus, simple fait d'ordre militaire. Le général Mercier dessina les formes générales du crime, il le limita et le précisa ; il indiqua toutes les pistes au bout desquelles se trouvaient les preuves, puis, après trois heures de réquisitoire et près de terminer, il porta son regard glacial des juges sur Dreyfus,

— 46 — — Messieurs, si le moindre doute avait effleuré mon esprit, je serais le premier à le déclarer et à dire devant vous au capitaine Dreyfus : Je me suis trompé de bonne foi . . . Dreyfus alors, de sa voix sans âme et comme une machine qui se déclanche, cria : — C'est ce i[\\ie vous devriez dire . Mercier continua : — Je viendrais dire au capitaine Dreyfus: Je me suis trompé de bonne foi, je viens avec la même bonne foi le reconnaître et je ferai tout ce qui est humainement possible pour réparer l'épouvantable erreur — C'est votre devoir, redoubla Dreyfus. Le général Mercier prit un nouveau temps, n^^arda le traître comme une chose et dit: — Eh bien! Non. Ma ccmviction, depuis ISlîi, n'a pas subi la pins lép:ère atteinte; elle s'est lbrtillée par l'étude plus complète et plus approfondie de la cause ; elle s'est fortifiée aussi de l'inanité des résultats obtenus pour prouver l innocence du condamné de 1894, malgré l'inmiensité des eflbrts accumulés, malgré l'énormité des millions iblloment dépensés. La salle dreyfusarde rugit, mais Dreyfas était retombé dans le silence (6). Quelqu'un dit en sortant : « Mercier est un habile homme, on n'aura pas sa peau. » Un Dreyfusard s'écriait avec rage : « Mercier nous a trompés. Nous nous imaginions qu'il était gâteux. Il est de premier ordre dans l'attaque comme dans la défense. C'est l'as^

-47 assassin complet. » Un journaliste étranger hurlait : « A mort Mercier ! » M. Bourdon, chargé de sténographier les débats pour le Figaro, apostropha de si près le général : « Assassin I Assassin ! » que celui-ci dut le faire arrêter. De Dreyfus pourtant ils ne savaient rien dire sinon :

— 48 — dure jetés par Favocat sur les chefs de notre armée ! Je le soupçonne, sur son rocher, d'avoir nourri son orgueil avec les commentaires qu'on amassait sur son crime. Dans ce fumier qui étouffe la France, il prend une force, une joie du Mal, un éclat satanique. Décidément elle est vraie, cette parole qui toujours me tenta par sa désolation : « Il n'y a de justice que dans l'intérieur d'une même espèce ». Si nous étions des intelligences désintéressées, au lieu de juger Dreyfus selon la moralité française et selon notre justice, comme un pair, nous reconnâtrions en lui le représentant d'une espèce différente, d'une tradition fameuse aux rives du Jourdain, de la Phénicie et de l'antique Assyrie. Nous ne l'attacherions point au pilori de l'Île du Diable, mais comme un témoignage vivant, comme une leçon de choses, nous l'annexerions à une chaire d'ethnologie comparée. L'empêchement à cette mesure humanitaire, scientifique, c'est que nous ne pouvons point nous désintéresser de la France. En vérité, il s'agit bien du petit capitaine juif, désormais incapable de nuire ! Dreyfus n'est plus cet officier d'artillerie, qui, derrière un binocle, pousse parfois des cris de bête : Dreyfus a huit cents têtes, il occupe les bancs du prétoire. Dreyfus, c'est un champ de bataille où un français né de sa terre et de ses morts doit accepter le défi des naturalisés et des étrangers.

CHAPITRE VI Vrai caractère de ces audiences : Une tristesse puissante et maussade Au début, tout nous déconcertait, une salle sans décor, vaste, claire, aérée ; des juges décents ; u)i traître abruti et seriné ; des séances de cinq heures et demie où la difficulté matérielle d'entendre ajoute encore à la mesquinerie des redites : tout cet ensemble médiocre décevait le public qui a toujours le goût théâtral. Mais si Ton prend son parti de ne pas trouver ici ses imaginations et que Ton livre son âme aux mouvements de la rue rennaise et des audiences accumulées, on sent peu à peu se créer le grand caractère de ce conseil de guerre : une tristesse puissante et monotone. Quelque chose de pareil à l'expression sévère et noble, à la grandiose maussaderie (c'est le mot qu'il faut accepter) des plus fameuses gravures d'Albert Durer. Je me rappelle également comme une chose gigantesque les mornes accablements de ma petite ville lorraine, en 1870, quand chacun se taisait et que le canon de Toul, jour et nuit, tonnait dans le lointain. 5

CHAPITRE VU Les Juges Militaires Considérez cette estrade où convergent les regards de l'univers. Au fond d'une petite scène bâtie pour les distributions de prix, voici les juges, ceux que la presse insolente de Dreyfus appelle « les sept képis ». La dignité de leur tenue et leur méthode d'investigation les imposent lentement au respect des esprits sains. Un vieux journaliste judiciaire me dit : « Je n'ai jamais vu un tribunal dont l'attention se soutint aussi constamment »>.La discipline séculaire de leur fonction marque magnifiquement ces hommes, mais sur leurs visages appliqués et tristes toute leur réserve ne peut empêcher parfois leurs sentiments de monter. Beauvais, Profflet, Merle, c'est l'honneur même. Bréon, plus faible, se dévore de scrupules. A Jouaust seul, on voit une figure étrangement illisible, sans aucune transparence. Il a préparé ses questions par écrit; il les lit d'une voix rude et s'impatiente si l'accusé s'écarte dans ses réponses, mais

-51' sa brusquerie précisément il le sert, il le ramène sans jamais le poiu*suivre. sse-t-il, ce colonel, pour l'honneur de son a, triompher du combat qui se livre der*e son front fermé ! « Je revois toujours is une sorte de rayonnement mystique >elle tête douloureuse et pensive du lieuEuit-colonel Brongniart, » a dit cinq mois s lard Jules Soury, qui s'assit avec iieillement une longue matinée sur les ics du lycée de Rennes. Tous ont lu Text du Gode militaire affiché dans la salle leurs délibérations : « Les juges ne dédent que de leur conscience.. Leur conion peut parfaitement s'établir en dehors * démonstrations. » De leur estrade, ils 3nt cette salle immonde d'argent, parfuî de femmes, secrètement travaillée par tes les corruptions. Les amis de Dreyfus, Uc preuve de la trahison ! Et comment sept képis ne paraîtraient-ils point trisjusqu'au sombre quand, face à eux, le ti de l'étranger les somme de livrer à la Clique des Juifs les chefs nationaux. . droite, il y a le commissaire du gour (lement. Le commandant Carrière sait devoir et tient à son honneur. Avant le procès commençât, on a essayé de Lrcon venir par ses amis ou par ses chefs, reconnut bien vite qu'auprès de cet hon3 homme on n'arriverait à rien par insition. On cherclia à peser sur cet officier prochable par la voie réglemencdre . des instructioas manuscrites, M. de

-52 Galliffét lui déclara qu'il y avait des points sur lesquels « l'autorité de la chose jugée » ne permettait pas, à peine d'excès de pouvoir et de nullité, de rouvrir les débats. » M. de Galliffet prétendit notamment que la Cour de cassation « avait proclamé, in terminis, c'est-à-dire souverainement, la nonexistence juridique des aveux attribués à Dreyfus ». On sait que la phrase ainsi visée par le ministre figure dans les considérants, non dans le dispositif de l'arrêt de cassation et que par suite, elle n'est nullement passée en état de chose jugée. Elle se borne d'ailleurs à constater que les propos recueillis par le capitaine Lebrun-Renaud ne s'opposent pas à la révision, parce que l'on n'a pas pu en fixer le texte exact et complet ». Mais de nouveaux débats pourraient en préciser la teneur et rien ne permet par conséquent de les éliminer a priori du procès. En fait, Galliffet, commandé lui-même par ses chefs occultes, donnait l'ordre au commissaire du gouvernement de transformer son acte d'accusation en un plaidoyer favorable au traître. Mais le commandant Carrière sent que sur ses épaules repose tout l'Etat, puisque le gouvernement fait défection à la patrie. Rien ne peut acheter un homme qui n'est pas à vendre (7). A gauche, les cinq avocats avec le traître ^ leurs pieds. Le groupe sinistre,

CHAPITRE VIII Lbs Avocats Magnifique architecture, ce groupe. Les cinq bavards accoudés ou débordants de gestes, surplombent leur homme exténué et presque muet, n y a des moments où Dreyfus, aplati contre le tapis tombant de la vaste table, ressemble à une chouette clouée sur la porte de nos paysans. Seule, sa tête immobile dépasse, et Toeil s'agite derrière le lorgnon avec une rapidité suspecte et douloureuse. Quand il parle ou gesticule, c'est qu'ils tirent sur les fils. — Voilà le tragique Guignol qui pourra finir par un grand « charassement » (8), comme on dit à Lyon, ou par un chambardement, comme on dit à Jérusalem. Nés pour être heureux, cela se voit sur leur large face et de toute leur corpulence, M' Démange et M* Labori s'empoisonnent de bile à mesure que les audiences se succèdent. Au début, je distraisais volontiers mon regard du traître émacié sur le visage très ample de M* Démange. Cet homme bien nourri a la graisse si joviale qu'il cherchait d'abord à amuser la salle aux dépens des 5»

-84 — généraux. Quels ricanements, quels jeux d'épaules,quelles mains levées dans ce beau public quand M» Démange, avec la componction d'un maître d'hôtel qui passe le turbot, présente des observations à Zurlinden et à Chanoine qui ne voient pas le piège sous le persil, et quand il leur a mis dans Tassiette une horreur, de quel air bonhomme il la signale aux juges, à la salle surtout ! Une amertume vint pourtant à M» Démange des incroyables procédés de M' Labori. Il faut reconnaître qu'il n'est pas servi par ses collaborateurs en dreyfusisme. Déjà Forzinetti, l'un des témoins du syndicat, lui avait attribué devant la Cour de cassation un propos extraordinaire : « Voici trentetrois ans que je plaide et Drejius fait le deuxième innocent que je suis appelé à défendre ». A Rennes, c'est Labori qui exige pour rien, pour le plaisir, que le lieutenant-colonel Gendron s'en vienne répéter que, dans l'état-major, on considère M* Démange comme un spécialiste attaché à la défense des agents de Tétranger. Sur ce beau trait, il fallut voir les bras ouverts, la bouche béante, les yeux écarquillés de M* Démange, qui, se tournant vers Labori, lui criait de tout son émoi : « Quel est ce coup de traître, ô « mon fils I » Il me parut qu'il y avait une haine de prêtre entre ces deux robes. Ditesmoi : Labori ne serait-il pas vaniteux ? Si j'avais l'âge et les honneurs de M*|,Demange» si Labori m'avait donnéJpubUquement on effroyable assaut en me découvrant comme

-683cat qui gagne de l'argent à défendre la e des traîtresse
rapporterais ma toque on hôtel et les 13,000 francs de 1894 au iicat : « Non,
mes amis, non, Je ne veux être un Labori de réjouissance » . (En raine, le
pays de M' Démange et le mien, éjouissance c'est un petit morceau de i que
les boulangers donnent en plus de liche). Et M* Démange ajouterait à une
:ue vie fort digne l'acte très digne de déer une conspiration où d'ailleurs on
le le. M^ Démange souffre dans son amour)re. M* Labori souffre au bas
des reins. 3 14 août à six heures et demie du manous attendions dans la salle
du Lycée rhussier vînt annoncer « Le Conseil », nd un journaliste, M.
Taunay, accou; du dehors, escalada une table, très \, ouvrit les bras, se prit la
gorge à deux ns, puis cria la nouvelle ; • Labori. . . assassiné. . .
immédiatement on ferma les portes. Les s: partis se massèreuit face à face,
debout les tables, les bancs et les chaises. Exalmrleur sang qui coulait, les
dreyfusards :rent-ils de voir couler le sang patriote ? Séverine, animée par
cette même senlité qui la soulève contre les courses de eaux, s'écria ;
Maintenant, c'est dent pour dent, homme r homme. It les femmes, chère
madame?) >rnély.déclara :

- 86— Le pistolet de l'assassin était bourré avec une feuille nationaliste. A quoi Robert Mitchell lui fit sagement observer que les revolvers n'ont pas de bourre, mais une cartouche à percussion centrale . Jaurès magnifia la question : — Le ministère a arrêté Déroulède et les autres parce qu'on connaissait la préparation d'une Saint-Barthélémy. Douze Dreyfusards étaient désignés au poignard. M. Maizière a noté que son voisin, M. Marcel Prévost, s'arracha brusquement son lorgnon de dessus le nez en criant : a Assassin ! » Quelqu'un précisa : — I^es assassins sont deux ! — Leurs noms ? — Ils s'appellent le Sabre et le Goupillon. On apprit avec plaisir qu'on ne serait pas obligé de rappeler le nommé Goupillon et que Labori, ramassé enfin de dessus le sol, respirait toujours. Les gendarmes saisirent les cannes et les sabres, et ce public à qui on ne laissait que ses revolvers s^assit pour la séance dans une atmosphère montée encore de quelques degrés au-dessus du point qui venait de suffire pour foudroyer Labori. Il y avait sur les mots la même hypocrisie que sur les visages ; mots et visages ne trahissaient les âmes qu'aux esprits attentifs. Pesez ce que dit alors un dreyfusard de marque^ M . Jules Glaretle :

-87 — Voilà u!> coup de revolver qui vaut une plaidoirie. Ce cri maladroit et, si je ne m'abuse, féroce, annulait l'audacieuse tactique de M. Jaurès qui écrivait dans le même moment : a Pour perdre Dreyfus, l'état-major avait supprimé la défense de 1894 ; cette fois, il trouve plus simple de supprimer les défenseurs. » Quand nous quittâmes le lycée, Jaurès avec une bande nous suivait le long de la Vilaine en scandant sur l'air des lampions : « Assassins ! Assassins ! » C'est à Judet principalement que ces romantiques en voulaient. Vers le soir, M. Octave Mirbeau me faisait l'honneur de me désigner comme « otage » . Mon exécution devait suivre immédiatement celle de Picquart ou de M* Démange. Il m'eût été pénible d'entrer dans l'éternité en si mauvaise compagnie. Je réclame un peu de bon sens. Quel intérêt avions-nous à « supprimer » Labori ? Mort, ce gros garçon eût apitoyé l'opinion publique qui fût un peu revenue aux dreyfusards, tandis que, vivant et tonitruant, il ne cessait de nous servir. Au reste, je vus la demande, qui donc, la balle n'ayant pas porté, redoubla? qui donc, l'heure des plaidoiries venue, « supprima » définitivement Labori ? Ce fut la famille Dreyfus, conseillée par Rcinacli, par le rabbin et par le ministère. Mais il faut serrer Tanalj'se. Attardons-nous et reprenons toutes les circonstances de cet attentat,

r ..a CHAPITRE IX La Vérité sur l'Attentat gont**r**b Labori he
 lundi 14 août 1899, vers six heures du matin, sous un ciel menaçant d'orage,
 Labori quitta, comme d'habitude, sa maison de la place Laënnec pour gagner
 le lycée. Il '■ fut rejoint par Fex-colonel Picquart et par : ' M. Edmond Gast.
 ^j Le long du quai presque désert, M . Pio\ ' quart à deux reprises se
 retourna, inquiété ■-'= ou agacé par un « rôdeur » qui les suivait. — Au
 reste, à Rennes, tous les personnages de quelque notoriété, dreyfusards ou
 anti-dreyfusards, avaient leur « ange gar^ dien » chargé par la Sûreté de les
 protéger ;, et de les surveiller. — Ce suiveur était ;5. jeune, de teint bronzé,
 vêtu d'une veste à manches blanches et coiffé d'une casquette dont les bords
 pouvaient se rabattre sur les côtés. Gast a dit deux jours après : « Je le
 reconnaîtrais bien, si Ton me le montrait avec les mêmes habits. Mais dame
 I sa Ogure, je ne l'ai guère vue et pas de près encore » ,

Soudain un coup de feu ! et Labori au[^]sitôt qui s'abat . Picquart et Gast se précipitèrent à la poursuite de l'homme, sur le « chemin de halage, où un enfant aurait pu l'arrêter » . (Gast). n n'avait pas dix mètres d'avance . Gast et Picquart criaient : Arrêtez-le I Arrêtez-le I Mais « vous n' imaginez pas son aisance... a dit M. Gast. Quand il avait une avance sulfasante, il se mettait au pas. » Des ouvriers travaillaient sur le quai ; en étendant la main ils auraient pu l'arrêter, ou plus simplement le pousser à l'eau ; mais il tenait crânement son revolver. Avec un fort accent méridional, il cria : « Laissezmoi passer, je viens de tuer le traître », ou, selon une autre version : « l'avocat du traître ». Ces ouvriers l'ont reconnu pourTavoir vu le vendredi précédent qui étudiait à cette même place son terrain et sa ligne de retraite. Il gravit les vingt marches qui donnent accès au pont Laënnec et passa place Laënnec sous les fenêtres de Labori . Ace moment il avait une cinquantaine de mètres d'avance sur Picquart et Gast. « Dame î a dit ce dernier, il était plus lesté et plus jeune ! » Ces deux messieurs auraient dû trouver un renfort devant la maison de Labori, où se tenaient en permanence deux gendarmes. Mais précisément ce matin-là ceux-ci n'étaient pas à leur poste. (Déclaration de Ixibori). Seul le valet de chambre de Labori apparut ; il se joignit à Picquart et à

-60 — Gast. Maintenant l'assassin s'était engagé dans la rue Alphonse-Guérin. Un employé de tramways lui mit la main sur l'épaule. « Cette fois, j'ai cru que c'était fini, que nous le tenions . Bah I lui aussi a eu peur du revolver, a lâché prise. » (Gast). Et toujours ce cri : « Laissez-moi passer ! j'ai tué le traître, l'avocat du traître ! » Le grand mot de Talleyrand : « Pas de zèle I » semble avoir inspiré toute cette ville pleine de furie et regorgeante de police où le crime galopait si allègrement. Gast et Picquart, à bout d'haleine, irrités que nul agent n'apparût, inquiets de leur malheureux ami, s'arrêtèrent à près de deux kilomètres. Ils revinrent place Laënnec, tandis que , seul, le valet de chambre s'acharnait. Sur la terre qu'il ensanglantait, l'avocat implorait vainement le secours des passants. » (Marcel Prévost). « Vingt ou trente personnes passèrent sans le relever ni le secourir ; » (Jules Claretie). Un seul jeune homme s'approcha, disant : « Je suis interne en médecine je vais examiner la plaie. » Il se pencha sur le blessé et le fouillant, lui prit son portefeuille. On releva Labori au bout de six minutes. Plusieurs personnes ont recueilli ses propos. D'après M^{me} Séverine, il aurait dit d'abord : « Que ma femme sache bien que je pense à elle en ce moment. » D'après M. Jules Claretie, au contraire, sa première parole aurait été : « Est-ce que je remue Top

^61 teil en ce moment ? » C'était pour savoir si la paralysie de ses jambes était complète. Le docteur Paul Reclus en a fait une peinture : « Quand je suis arrivé auprès de Labori, ce géant abattu avait l'aspect d'un pauvre chien blessé. » Laissons ces détails d'un pittoresque un peu particulier. Le trait saisissant, le grand caractère de cette mystérieuse aventure, c'est que l'assassin se sauve, « bien que jamais il n'y ait pu avoir des forces de police plus nombreuses et plus prêtes à agir qu'à Rennes. » (Labori.) M. Pollonnais connaît « à Rennes un policier plein de vie et de santé, qui resta témoin immobile de l'attentat. Et cependant il était à deux pas de l'homme qui pressa la détente de l'arme ! il n'avait qu'à étendre là main pour se saisir du coupable ! Quand on interroge ce témoin, il se contente de sourire discrètement. » Il faut reconnaître dans cet agent rennais celui que le témoin Mahé déclare être arrivé le premier sur le lieu du crime. Faites la part d'une inévitable accentuation chez le journaliste, et les deux dépositions concordent. En effet, d'après M. Mahé, ouvrier aux lignes télégraphiques, et qui était là quand MM. Picquart et Gast n'avaient pas encore disparu, les premières personnes qui parurent sur le lieu du crime furent un agent de police de Rennes, ensuite un gendarme en vélo puis d'autres gendarmes à cheval. . . Sans doute qu'à tout le monde le blessé

- 62) arut plus curieux à examiner que le trier. Un fonctionnaire de la police de Re dit : a Nous n'eûmes pas à intervenir cette circonstance, mais je ne pus m'cher de remarquer l'indifférence des cyclistes de la Sûreté qui ne se décida monter sur leurs machines que deux '. après l'attentat. et au moment où Tas était forcément en lieu sûr. » Peut-être ces messieurs, voyant (pluie menaçait, craignèrent-ils de dér Cette raison ne suffit point à M* Lab< sans vouloir conclure, écrit avec amer « Il y avait à quelques centaines de i de l'endroit où j'avais été frappé des pes, de la police et un grand noml gendarmes à cheval. Le commissaire lice avait été immédiatement averti. Pendant ces lenteurs suspectes, Un» prenait de l'avance. Après avoir tra le pont sur le canal de la Vilaine et l'avenue du Gué-de-Baux, il tourna d; chemin de la Barbotière. Il n'avait toi: à ses trousses que le valet do chambr lui-ci à son tour commençait à se déc ger. « Nous étions parvenus, dit-il, da petit chemin étroit et très couvert. Q l'assassin s'aperçut que j'étais resté il ralentit son allure et se mit au pas. tinuant à me tenir en respect avec so vol ver. Dans cet endroit je l'approc moins de trente mètres. Je songeai

-63dividu avait toute facilité pour se dissiler dans un buisson et tirer traîtreusement sur moi, et je battis en retraite pour aller chercher du renfort . Je criai de toutes mes forces. Je rencontrai d'abord un agent police, puis un gendarme. L'agent, sans Têter, me dit d'aller chercher des armes . and je trouvais le gendarme, je fis demie avec lui, et nous reprîmes la poursuite, .nt devant nous l'agent. Je n'ai pas revu l'assassin. » Voilà donc que, d'une certitude irrécusable dès sept heures moins le quart, l'assassin seul dans une campagne peu fréquentée quelques cents mètres des agents, sans ce moment, l'orage qui menaçait dès l'aube éclata. Une pluie abondante, soulevée par des coups de Vent, fit plus tard encore cette banlieue. Que se passa? Le fonctionnaire de la police rennaise nous avons déjà cité a dit : « Parmi les suspects qui poursuivaient l'assassin sible, on en remarqua un dont le signalement ressemblait singulièrement à celui de l'homme qu'on vit tirer sur M' Labori ». Il paraît piquant que le tireur se fut terré cette minute et qu'un sosie, avec des papiers réguliers dans sa poche, eût dès entraîné la chasse. semble certain que l'homme arriva par boulevard de l'Est au lieu dit Roquemia. C'est une ancienne auberge isolée sur route et abandonnée sans locataire. (On ira y cacher ses vêtements). A cet en

— 64 — droit, d'après les rapports de police, il avait provisoirement dépisté ceux qui le poursuivaient. Les mêmes rapports admettent qu'il s'en jeta à travers les chemins du Baux, qu'il lit un crochet et qu'il revint prendre les chemins de halage du canal de la Vilaine. Pour rentrer dans Rennes? Non pas, dit la police, pour gagner le pont et le bourg de Cesson. A sept heures, en effet, plusieurs personnes de Cesson, parmi lesquelles M^r« Noyet (qui tient en face du pont Tauberge du Châte) », virent un inconnu dont le signallement correspond à celui du meurtrier. Personne, si loin qu'on regardât, ne lui donnait la chasse. Il ne suivait pas le chemin de halage détrempé par la pluie et que ses pieds auraient marqué ; il marchait d'un pas ralenti sur l'herbe d'un pré voisin. D'un pas rapide sur l'herbe ! cela fait tableau et confirme le jugement d'un policier qui voulant exprimer que le meurtrier ne courait point vite et ménageait habilement ses forces a dit : « Il connaît l'art de fuir ». Cela définit un professionnel du crime, chose rare, ou un auxiliaire de la police, chose commune dans Rennes à cette date. La sûreté fonctionne moins par des agents officiels que par des agents occasionnels. Se voyant remarqué, le personnage mystérieux tourna le bourg en se jetant dans un petit chemin, puis il sauta à sa droite dans les champs et disparut. Entre neuf et dix heures un des innumérables poursuivants, accourus enfin de

-60Rennes, prétendit voir l'homme qui se glissait à mi-corps des carrières de Cesson et qui, s'apercevant qu'on le guettait, s'y rejetait brusquement. Les jours qui suivirent, les drej'fusards félicitaient fort cet agent : «G'est un fin limier, disaient-ils, il a du nez». Tout ce que je puis affirmer, c'est que les écorchures qu'il s'était faites à ramper dans les ronces le lui avaient fort enflé. Les agents, les gendarmes et la troupe passèrent toute la journée à fouiller ces carrières de Cesson. Elles sont situées à deux kilomètres du village. La chasse d'un tel gibier, dans un tel lieu, par de tels chasseurs, eût été dignement contée par un Victor Hugo. Ce sont de vieilles fosses, depuis longtemps non exploitées, une suite de cavernes et d'éboulis recmverts de ronces et de chardons, sous un taillis de chênes et de sapins, avec des pentes qui s'écroulent sur de nombreux étangs dont Teau croupissante et profonde est largement tachée de nénuphar>. A quatre heures, il nV avait i)îus un pouce de ce terrain que ces centaines d'hommes n'eussent examiné vingt fois et Ton continuait à le retourner : «Rappelezvous, disait-on, qu'il y a sept ou huit ans, toute une armée a cherché inutilement Bcllacoscia tapi sous les broussailles corses » Toute la région rennaise maintenant était sens dessus dessous. Cliaque broussaille dissimulait un agent. Les femmes bavardaient aATc fièvre sur le pas des portes, les

— 66 — hommes avaient déserté Tatelierpourle (baret. A Cesson dit le Temps, « le curé e tête, lisait son bréviaire dans la rue, Torei aux aguets. » Dans ce bourg, M. Vivia faisait pour son compte ime enquête, apprit que vers onze heures du matin fossoyeur avait vu le meurtrier étendu son long, tout au fond du cimetièrre, so un sapin, contre une fosse fraîchement en sée. La casquette rabattue sur le visage soufflait ; il tenait dœuis la main droite revolver. De sa place il pouvait facileme surveiller la porte d'entrée seins être vu li même. Ce fossoyeur, qu'on nomme le père Bonnet, vieillard ratatiné et quelque peu soui fut pressé de questions, vers les quai heures, par M. Viviani et par un rédacte du Temps. La description qu'il fit conc(dait avec le signalement de l'assassin. — Vous saviez, interrogea Viviani, qu' crime avait été commis à Rennes ? — Oui, par les gendarmes' arrivés ce n tin. — Et vous n'avez averti personne ? — J'en parlai, en quittant le cimetièrre, quelqu'un qui me dit : a Tais-toi, dis vii ça ne te regarde pas. » — Et quel est ce quelqu'un ? Le père Bonnet subitement devint sou comme un pot. Les deux curieux llnirc par lui arracher cette réponse à voix bass ~ Je ne le nommerai jamais. Ce sont à gens qui me font du bien.

-67 — Là-dessus la conversation se prolongea sans que Viviani et son compagnon pussent savoir si Thomme était idiot ou s'il les moquait. L'humidité augmentait, la nuit tombait. Par les routes défoncées que sillonnaient des patrouilles fébriles, les deux amateurs s'en revinrent bredouille dans les cafés grouillants de Rennes où Bertulus présidait aux absinthes. A la même heure, au Mans, à Montmartre, au Havre, sur toute la France, avec un zèle admirable, on arrêtait des assassins de Labori. C'était amuser le tapis, ce n'était pas résoudre le mystère. « Aucune mesure, dit avec amertume Labori, n'a été prise, à ma connaissance, contre aucune des personnes responsables de l'organisation de la police à Rennes. » Écoutez et pesez les terribles paroles de cet avocat, de qui j'aime mieux les réquisitoires que les plaidoyers. « Il me paraît manifeste que, seuls, certains de mes « adversaires avaient intérêt à ce que je « fusse couché par terre le jour où j'ai été « frappé. Quelques louches auxiliaires de la police auraient-ils joué un rôle dans le crime, et, dans ce cas, à l'instigation de « qui exactement. Je l'ignore. Mais l'état d'esprit qui régnait à Rennes dans certains « milieux dreyfusards, officiels ou non, suffit à le démontrer, selon moi, à justifier « l'inertie de la police. Il paraissait convenable alors — et le fait étant de notoriété

— 68 — « publique, j'ai le droit (9) d'y faire ail a sion — non de dire toute la vérité et c fit provoquer, de la part de tous, de conipl a tes explications, comme je l'ai toujoii « voulu du premier jour au dernier, ma « de ménager tout le monde pour obten « ce que j'appelais un acquittement de bic; « veillance. » Rappelons pour mémoire ce qui se passa « le jour où Labori fut frappé » , le jor.r c « certains dreyfusards, officiels ou non avaient intérêt à ce qu'il fut couché pai- lerr Le conseil de guerre allait confronter l ai cier ministre de la guerre, général Mercic avec l'ancien président de la Républiqu Casimir-Périer. A quel effet? Pour élabl s'il fallait ajouter foi aux graves détail donnés par le général Mercier sur la « nu tragique » ; s'il fallait admettre que l'arre tation de Dreyfus a mis la France et T Alb magne à deux doigts delà guerre. « M. Ci simir-Périer, avait déclaré le général Mei cier, n'a pas été jusqu'au bout dans sa d< position. 11 n'a i)as dit que ce même jou nous sommes restés, lui, président de l République. M. Charles Dupuj^ présidcE du Conseil, et moi, ministre de la guerre, d huit heures du soir à minuit et demie dan son cabinet, à lElysée, attendant le résu tat des communications télégraphiques qi s'échangeaient entre l'empereur d'Allemj et le comte de Munster. Nous sommes res tés pendant quatre heures et demie à atteo dre si la paix ou la guerre allait sortir d cet échange de communications ».

— 69 — De plus en plus je m'en convainc, c'est dans les replis profonds de cette crise diplomatique qu'il faut chercher le foyer de l'abcès. Tout le reste est infection par rayonnement. Dans une confrontation émouvante, à l'heure même où l'on ramassait Labori sur le quai de la Vilaine, M. Casimir-Périer dut reconnaître, plus ou moins explicitement, la véracité du général Mercier, M« Démange se garda d'aucune curiosité ; il montra une bonhomie respectueuse et apaisée. Nul doute que l'assassiné, avec son tempérament brutal et impulsif, avec sa méthode a de provoquer de la part de tous de complètes explications », n'eût fort embarrassé le gouvernement. En effet, il se vante luimême de n'être pas homme à « ménager » rien ni personne, fut-ce « pour obtenir un acquittement de bienveillance » . Et voilà vraiment de belles dispositions, si, comme \e le crois, le prix mis par le gouvernement au sauvetage de Dreyfus, c'était qu'il se tût sur certain mystère gros de complications intf^rnationales. Tous les grands mots significatifs et les plus enveloppés de cette affaire me convainquent de ce compromis fait de prières et de menaces. « Dans trois ans on saura la vérité et le ministre lui-même reprendra mon affaire ». — « J'ai donné à M. Casimir- Périeri ma parole de me tadre ». — « On l'innocentera ou nous ferons le chambardement. . .)* Soyez-en sûrs ; la fnnûUe Dreyfus et le

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

- 70 — gouvernement se trouvèrent bien d jours que l'impétueux
avocat dut dans son lit. Et quant à lui, sur la } débats, il fut prudent de ne
point s'c u à vouloir plaider. -i O mon vieux camarade Labori,] ■\ Français
qui veut guerroyer, le m ï des désagréments est encore à ser\ ' ! los armées
de la France ! l ■ i I \ . [•i • '4 ■> ! J

CHAPITRE X Les Avocats (suite) "■ ologiquement, qu'était-ce que cette e, ce congé de huit' jour signifié à rtant et d'une si étrange manière ?)nne avec l'univers d'un attentat tel, policiers ne trouvent pas les assasle les chirurgiens ne trouvent pas la que l'assassiné se trouve très bien, n instant, avec une balle dans un Labori n'a cessé d'être en caoutII sonfTre, puisqu'il le dit, mais sa ajoute un moyen à tous ses moyens ;iers . Quand il a chargé sur un tét — comme une ballerine qui danse e souffle, franchi éperdument tous [uis de la syntaxe, — ah ! quelle éloressource de nous faire souvenir t convalescent. Il soupire, baisse le) im geste (9) qui angoisse la salle ardc : « Canailles de patriotes, muron autour de nous, vous l'avez assasEux-mêmes, les généraux qu'il veut : à la gorge, se sentent de l'indul>our un discours de relevailles et que le vieux temps appelait les ca< e l'accouchée .

— 71è La balle qui lui lèse la moelle épinière < qui lui broie les reins ne Fincommodc pa mais les injures qu'il tire à bout portant si le général Gonse et sur «les témoins, te que M. du Breuil, lui ricochent droit s cœur . Le Bel Ami de J\laupassant vivait, l aussi en bon compagnonnage avec une bal dans le gras de la cuisse. Mc>me il invita les dames à la faire rouler sous leurs doigt C'est imc familiarité que l'avocat du tralti refuse à Doyen. Je puis du moins apprécia le plomb (pi'il a dans l'aile. L'homme qi j j'ai vu, le samedi 2 septembre, brand comme un bâton un papier roulé et sigo lier au général Gonse, avec le geste d'v valet qui fouaille, de remonter sur Testradi croit-il donc que le Syndicat lui donne ui meute de généraux pour faire Touvertui en Ule-el-Vilaine cette année ? Quel gibier chassc-t-il, ce Labori ? L ' grosse bote. Il se tire dessus. .^ J'aurais été fâché que ce soldat de la ri ^ bellion tombât sur une barricade d'une bail I tirée sans foi et avant que le signal du fe I n'eût été loyalement donné, mais s'il li j plaît de se suicider î Serait-ce son talent qi raviverait notre ancienne camaraderie ! J \ ne suis pas un « intellectuel » ": je désir avant tout qu'on parle en français. Je dois le dire : Labori dans ses grand tours de force ne me lit jamais tressailli que par la \ue physique de ses fatignef et tout le poids de son éloquence pèse sur)

— 73 — public de la même manière que sa corpulence et sa fougue sur les planches qu'il fait ployer. C'est un furieux. Voit-il son système ébranlé par une déposition ? Aussitôt il cesse de se posséder. Faut-il même à sa fougue un semblant de prétexte ? Jules Lemaître Ta examiné. « Perpétuellement lancé en avant et frémissant de colère, même pour demander : quelle est la date de cette pièce ? Labori semble toujours menacer les gens d'un coup de tête dans l'estomac ». Sa tête, ainsi projetée, l'entraîne parfois dans des culbutes . Depuis deux ans que ce sauveteur nage en chien autour de TU e-du- Diable, il a éclaboussé ses ennemis, ses amis, son client. Les Dreyfus eux-mêmes songèrent très vite à *e museler. Je prends mi exemple de ses fougues. Dans la confrontation du général Dcloye et du commandant Hartmann, M« Labori demanda avec insistance au général ; — Que pensez- vous des faits que vous apportez quant à la culi)a]]ilité de Dreyfus ? Et à plusieurs reprises le général répondit : — Je refuse d'inlérpréler les faits que je dépose ; je suis seulement un expert dont la mission consiste à éclairer le conseil sur des questions techniques. Labori crut comprendre que le général se dérobaît par crainte de servir la défense. Avec sa brutalité coulumièrè, il s'entêta dans son interrogation jusqu'à ce que le

-74général dans un mouvement de terrible i fet, s'écria: — Ah I monsieur Tavocat, n'insistez pa Le bordereau porte la preuve que celui q l'a écrit était à la source.. . C'est un Malt et Seigneur, Patatras pour Labori ! Le général Delo; venait d'annuler avec sa compétence de i recteur de l'artillerie l'hypothèse qui subs tue Esterhazy à Dreyfus. A ce bruit i vaisselle cassée, notre légendaire maltr d'hôtel, Edgard Démange, coulait alors si son confrère, comme sur un cou vive émécl \ le regard qui veut dire : « Jeune homm vous me prenez pour un gâteaux, mais voyez-vous maintenant^ qu'il ne faut pi faire du zèle dans le service ? » Cet avocat sans mesure et qui compn mettrait même Tinnocence n'est pas une ii telligence ; c'est xm tempérament. Don bei tial, en somme. De tels êtres, quand on ve: se en eux ce qu'il leur faut de soupes i d'alcool s'élancent en mugissant. Un hon i me de cette sorte, s'il a de l'entralnemen ^ I)eut simuler la plupart des sentiments San y mettre rien de sincère. C'est la faculté d g r acteur, capable de nous faire tressaillir d pitié ou d'épouvante, tandis que lui-mêro s'inquiète de la boucle de son pantalon. Dans ce groupe sinistre fait de Dreyfu qui vend nos généraux, de Démange qui le ridiculise et de Labori qui les déshonore c'est ce Labori, né Alsacien et aimable gai çon, le pire. Le traître ne peut plus nuire

— 75 — Une série d'insolations très probablement le rendirent inoffensif ; le vieil avocat, sa bonne ligure en fait foi, aimerait à servir un festin moins empoisonné ; mais Labori, c'est la trompette des étrangers et des mercenaires lancés à l'assaut de la France. C'est par Labori que la salle où les gendarmes enlèvent les bâtons peut exhaler ses fureurs . Démange irrite moins. Mais au terme de cette fête^ quand il se penchera, avec sa serviette sous le bras, vers les attablés du Syndicat et leur dira : « Ces messieurs sont-ils satisfaits ? » je doute qu'ils lui répondent : « Nous reviendrons, Édgard. » Alors il s'attristera, rejetant toute la faute sur Labori et disant : « Je Tavoue, des généraux à la broche, en grillade, en ragoûts, c'est un menu un peu lourd à digérer. » Il ne suffit pas. Maître Démange, de désavouer, entre quatre yeux, le subalterne que vous avez mis au-dessus de vous. Et si Ton ne peut rendre directement responsable un maître-d'hôtel des plats qui montent de la cuisine, ceci demeure qu'il devrait refuser de servir un dîner préparé par* un furieux qui renverse les traditions au point de s'attacher d'abord toutes les casseroles à la queue.

The text on this page is estimated to be only 27.74% accurate

CHAPITRE XI Un paysage de ruines Quelle atroce injure, entre vingt autres pareilles, dans la phrase de Labori au général Gonse : « Nous sommes heureux, mon sieur le général, quand un chef de l'armée sort d'ici avec son honneur. » De tels mots fourrés d'un poison dont les fusées au loin continueront d'être le corps social fondaient tous les visages, soudain dans la salle de Rapp, et ces sombres coeurs ! que nous méconnûmes d'abord sont plus tragiques et plus dignes d'être abondamment décrites que du carmin éclaboussant par flaque ensoleillée une barricade. Car du plâtre semé par les balles, des voitures renversées, des pavés en pyramides, quelques cadavres avec leurs bras tendus, des fuyards éperdus, ébranlés par nos nerfs mais c'est contre notre esprit que se dressait l'insurrection dreyfusarde et c'est dans la raison française qu'elle prétend accumuler des ruines. Mes impressions n'eussent point suffi à me commander ces pages ; je les ai délibérées. Plus encore que mes passions

The text on this page is estimated to be only 30.00% accurate

-77 [ues c'est mon patriotisme critique qui oiine de dessiner les espaces de désolqu'on embrasse du lycée de Rennes. . main n'y faillit point, on verra bien passent en majestueuse désolation les cctures ruinées d'un Piranèse. /ois la magistrature civile mise en idlction avec la magistrature m,!li taire. a apparut quand, siu* l'estrade, le faBertulus tenta de tromper le Conseil altérant le texte de l'arrêt il affirma îment (lue la Cour de cassation attrile bordereau à Eslerhazy. Son impuanarchisle s'exprima tout au clair :e mot : « Je représente ici la magise civile. » ^ois notre confiance en nous-mêmes idrie, — Nous subîmes cette diminulorale quîiiid le général Mercier dut T les terreurs qu'en 1894 le gouvernercssenlil dime probabilité de guerre, ucore ! il fallut avouer que depuis 1870 su {}portions à Paris un vaste système ouuage organisé par des agents diploues, que nous comiaissions les corru5 et les corrompus, que nous arrêtions ^i sans oser toucher à ceux-là. ois la paix compromise. — La guerre, et, menaça quand nos généraux duen pleine audience, pro

-78 subîmes en riposte un démenti autrichien et, minute d'angoisse, le commandant Cuîgnet s'offrit à démontrer l'authenticité du rapport. (10) Je vois enfin notre service de Renseignements anéanti, — Sur l'estrade de Rmnes, le lieutenant-colonel Gendron a déclaré : « Il ne reste plus rien de l'édifice construit « par le colonel Sandherr. Rien ! ni agent, « ni argent, ni moyens, ni méthode. Et San€ dherr, ce grand patriote, avait construit là « un instrument de défense incomparable. » M» Démange entendant cette phrase qui mettait des larmes dans les yeux des jeunes officiers a levé ses bras au ciel et tirant ses manches : « Que voulez-vous que j'y fasse ! » On doit moins chercher dans l'histoire une masse d'exemples qu'une suite de préparations, a dit Auguste Comte. Du milieu de ces démolitions quelque chose se prépare à surgir. Cessons de chercher au>isage de Dreyfus, roi des traîtres, et dans les paroles de ses deux assesseurs, Labori, Démange, les plus sîgiiîicatives palpitations de cette guerre civile. Pareil à ces cada^Tes qu'une horde promène au premier jour des révolutions, Dreyfus est bien mort et sur son ma»c^ue on ne voit plus Faclivité des pasoLons. Picciuart lui succède. Au centre des troupes anti-françaises, dans cette salle, en face de Testrade, la ligure orgueilleuse et amôre de Picquart perfectionne d'un dernier trait lu* ciférien la puissance du spectacle rennais*

CHAPITRE XII PiCQUART Pendant trente jours d'audiences et tandis que je crayonne ces notes françaises sur la table de sapin, au milieu des cosmopolites, je vois sans obstacle à quelques pas de moi M. Picquart, vêtu en civil. Ses anciens camarades s'appliquent à marquer par un intervalle de plusieurs rangs de chaises l'isolement où ils le rejettent, mais lui, avec un teint brouillé de bile et des traits qui se fanent, tratâtissait, sur une physionomie qui cherche à ne pas s'émouvoir, de continuels mouvements intérieurs d'orgueil et de mépris. A chaque suspension d'audience, l'empereur des commandants Forzinetti et Hartmann, il fait le centre des esprits distingués qui ne peuvent écouter la déposition d'un général sans s'écrier : « Grotesque ! Ramollot ! Culotte de peau ! » Et de loin, avec un mauvais sourire, il surveille et commente pour ces laïques les uniformes. Cet hiver trente dames alternées lui por

— 80 — talent (inns sa prison des sucreries et des fleurs. Il foiu^nît un thème l>Ti que aux belles âmes douées pour rimer. En lui les peuples lointains personuifieiît « le noble génie momentanément éclipsé de la France ». Au plaisir d'admirer le plumage et d'entendre le ramage d'un tel oiseau bleu s'ajoute aujourd'hui cette particulière attraction qu'il salira devant tous son nid. Du restaurant des Trois-Marches une rumeur a volé, c'est qu'après sa comparution la force de l'évidence obligera de flétrir oficiellement, puis de fermer « cette boutique de faux qu'on appelle le Service des renseignements ». iM . Ghevrillon a donné des tableaux sincères des conciliabules dreyfusards dans Rennes. On y faisait de la religion. Aux Trois-Marches^ puis chez le professeur Aubry et chez Basch. autre professeur, on baisait les stigmates moraux de Picquai^t. Un soir, MM. Laroche, ancien résident général de Madagascar ; Clairin, l'aimable peintre ; Aubry, professeur ; Hadamard, parent du traître; Gaston Deschamps, professeur et qui pense avec un dictionnaire des s;stionymes. et Jules Claretie, çassemblés à l'Hôtel de France, écoutaient M. Painlevé. « Sou« dain, dit M. Ghevrillon, je distinguai dans « l'ombre le brillant de deux yeux fixés sur « celui qui parlait, le fin et pâle visage de « Glaretie immobile, absorbé et comme hyp« notisé. Jusque là je n'avais admiré, je « l'avoue, en ? .I . Glaretie, qu'un homme du

— 81 — « monde et qu'un homme de lettres, surtout « soucieux de ne point déplaire ...» Mais Tesprit divin venait de s'abattre sur M. Claretie. Sa conscience était gagnée à son tour « par la flamme qui circule aux époques « religieuses, par cette flamme que l'homme « a regardé passer sur les autres et que, « tout d'un coup, il sent jaillir en lui, qui « l'embrase tout entier et de spectateur le « change en com)attant » . Et voilà comment M. Claretie, touché par la langue de feu, se dénomma Lînguet. Ailleurs, c'était mieux encore. Chez une lie de dégénérés, raHaire développait les instincts fétichistes au point qu'ils portaient des espèces de reliques. On collait sur des photographies de Picquart des morceaux de son dolman et des fils de ses épaulettes. Gardons-nous de contredire ces véritaî)les maniaques chez qui le fonds religieux est incité, car voici qu'à la moindre contradiction la bave épileptique mousse siu* leurs lèvres . U est le divin Picquart. Mais pour enivrantes que soient de telles idolâtries, peuvc^iillelles purger totalement de ses préjugés antérieurs un lieutenant-colonel ? « Au procès Zola, disent ses nouveaux amis, il gardait encore quelque chose de son milieu militariste ; maintenant son intelligence s'est toute libérée. » Soit, il s'est libéré du passé, mais son avenir doit l'inquiéter. Comment échappera-t-il à l'engrenage judiciaire qui le tient et (jui déjà lui a déchiré son doljuan ?

— 82 — Et s'il s'échappe, comment satisfera-t-il ses ressentiments que trahit son mauvais sort quand il survie de loin les groupes et formes ? Sortira-t-il du lycée de Rennes la rue des Rosiers, par la rue légendaire ses nouveaux amis massacrent les généraux Lecomte et Clément Thomas ? Je l'avoue, l'activité de cette âme orléanaise et déclassée m'eût intéressé à surprendre. Je ne suis pas hésitant sur la psychologie d'un Bertulus, par exemple, magicien qui s'est formé dans les tripots. Mais je dans Picquart une médaille mieux faite dans un meilleur métal et qui fait d'un homme assez riche, bien qu'elle tombe la boue, parce qu'elle y tombe de haut. Son état sombre de rébellion que témoignait dans son port, dans ses regards ses associés, il le publia sur l'estrade son premier accent, si âpre d'insolence vers les juges. On vit bien que ce soldat dédaigneux de la hiérarchie cherchait son siège dans la salle. D'ailleurs, il forçait son intérêt ; il réagissait contre sa légende et une manière virile se proposait d'effacer les images de morbidité liées à son nom puis la Cour d'assises. Au cours de sa déposition, je reconnus esprit impertinent par affectation et qui muse — comme une coquette fait glisser bagues — à jouer avec le fil de sa perle. Il noue, dénoue, renoue. « Voyons. . . comment vous dirai-je cela?... Je cherche à vous en donner un exemple... Est-ce assez concluant

^8âLtué de naissance et perversi par Fada* 3n des intellectuels, il se plaisait à tra1er à la devanture de son intelligence, rière la vitre. Nous pûmes voir les scru3S, les tortillements et les nuances de ,e pensée malsaine où passent les cou•s changeantes d'un poisson qui se meurt, iat sorti de son élément, il prétendait plus subtiles analyses et n'offrait de re•quable que les marbrures de la décomLtion. ette délicatesse de psychologue qui veut s faire toucher le fin du lin et qui s'aven! jusqu'à ces ténuités extrêmes où l'œil •oiible, dessert assurément l'homme d'ac. Celui-ci doit s'entraîner à adopter rapilient une solution nette et surtout à s'y ntenir. Mais dans l'ordre critique même our la recherche de la vérité, rien n'est ; exécral)le qu'un esprit qui emploie, déliement intellectuel pour avancer des 5 qu'il relire aussitôt, pour déplacer le ain d'examen et pour jongler avec des unents sur lesquels il faudrait longuet prolonger notre regard. „^s « insinuations », de « perfides insitions », ce furent les mots dont se servit énéral Billot. Picquart venait de préer un raisonnement nuancé, au travers [uoi apparaissait une accusation en dénément ou en virement de fonds secrets, it fallu que vous vissiez alors le geste îhasseur qui va fouailler un chien et le :t tendu vers les planches : « Ici, nïon

-84
« Le vieux ministre de la Guerre, « qui a commandé en chef devant l'ennemi », ordonnait de revenir sur Testrade, pour une confrontation, au jeune colonel, paie, correct et frémissant de n'avoir conservé du harnais militaire que le bât et le mors. « Que je puisse le consoler ! », disaient les femmes. Mais une fois de plus, cet orgueilleux déchu pensa : « A quoi sert-il dans l'armée d'être un homme supérieur, puisqu'un général, toujours, a plus d'esprit qu'un colonel ! » Le voilà bien le raisonnement incomplet de ceux qui s'intitulent des « Intellectuels ». Ces gens-là sont capables d'atteindre à la première étape de la culture ; ils savent qu'un individu d'abord doit se connaître et être en possession, pour s'en servir, de son Moi. Mais ils ne poussent pas jusqu'à distinguer comment le moi, soumis à l'analyse, s'annule pour ne laisser que la collée invité qui l'a produit. En outre, ces intellectuels, lâches d'avoir reconnu la supériorité de l'intelligence sur la force, s'arrêtent essouffés quand il faudrait se grandir jusqu'à accepter la suprématie de ce qu'il y a nécessairement de cervelle dans le pommeau d'un sabre. Principes généraux dont la dureté peut effrayer des êtres de sentiment, mais que l'observation impose, car toute haute civilisation naît d'une collectivité ordonnée. Nos intellectuels admirent Picquart d'être musicien, d'être lettré, de parler plusieurs

-8Slangues . C'est bien, mais j'admèrerai avant tout qu'mi soldat fût utile à Tarmée. Cet homme, d'après ses dévots, a cherché à se développer dans toutes les directions. Que n'a-t-il d'abord adopté les vérités de son ordre I iKnorent-ils, ces intellectuels, que, pour chaque individu, la vérité, c'est son innéité jouant avec aisance dans une discipline collective ? Quelle vérité peut-il y avoir pour un oiseau de salir son nid, pour un homme de déshonorer sa famille, pour un citoyen de diminuer sa corporation? Un soldat qui se met en marge de l'armée devait fatalement être recueilli par des intelligences qui se mettent en marge de la raison nationale. Les anarchistes de l'estrade reconnaissent en Picquart l'un des leurs; ils le clioissent d'ensemble poiù? incarner leurs passions anti-militarislcs. Dans la période romantique et comme notre pays ti'avorsait dc:i espaces de brouillards, certains intellectuels et des femmes excitées mirent à la mode le curé défroqué. Eh bien Picquart, c'est mi défroqué. Fut-il jamais à sa place dans l'armée? Je l'imagine aisément jeune maître de conférences dans mie chaire de philosophie. Il eût publié une thèse sur les stoïciens . Encore eût-il regretté finement dans le monde de ne point partager leurs vertus. Il sera toujours à côté. Il est même à côté du « Picquarismc ». C'est bon pour M. Gabriel Monod de s'écrier, comme il m'écrivit im joiu* : « Picquart î en voilà un professeur d'é8

-86
liergie(II) I » Les meneurs de T Affaire ne s*y trompent point :
« C'est un artiste, disentils, un homme d'étude, très doux, peu fait pour ces
circonstances exceptionnelles, mais qui, par une sorte de dig[^]té intérieure, s
est toujours trouvé prêt pour chaque moment. » — « Quels moments ? » —
« Eh I l'agression d'Esterhazy, le duel avec Henry. j> Quand ils ont fini de
décrire leur ami comme un faible paré de romanesque et un peu fataliste, ils
concluent : « G est un bon drapeau. » Ils disent < un drapeau], ils ne disent
pas « un chef » et par ce mot, en même temps qu'ils présentent Picquart
comme leur instrument, ils marquent bien qu'eux mêmes se tiennent pour
une armée. L'armée de l'étranger. Ce chef de bureau à qui on fait des
misères se réjouit âprement d'empoisonner de ses rancunes la France.

CHAPITRE Xm Le PIGQUARISME. S'il y a lieu de méditer longuement Picquart, ce n'est pas pour sa personne, que je crois agréable et médiocre (c'est un bon pianiste et qui parle plusieurs langues), mais parce qu'on voulut Triger en symbole moral et cpie, pendant quelques semaines, les cénacles de Rennes rêvèrent de propager âla faveur de son prestige un ensemble confus et virulent d'idées reUgioso-sociales . C'est un problème de savoir comment des idées vaguement protestantes et quasi mystiques, où se réfèrent les dreyfusards, s'accordent avec les doctrines économiques de Jaurès qui ne pourraient s'installer et durer cpi'à l'aide d'une dictature et par une magnifique discipline. Aussi bien, à son dur marxisme et à sa lutte de classes, Jaurès mêle continuellement quelque chose de fade, un vieux libéralisme à la Jules Simon. Estce la rançon de son génie oratoire nourri des déclamations romantiques ? Est-ce une tare imiversitaire ? Cette partie pourrie, toute étrangère au collectivisme, fait le fond du Pic^arlsme, Les hommes et les femmes

— 88 rassemblés autour de ce héros difflerent en tout, hors par une religiosité amorphe . Cette idole malsaine ne trompera pcJîntla nation française. Picquart ni Picquarisme ne seront jamais nationaux. J'ai causé avec quelques Suisses, Anglais, Américains sincères. Ils me dirent : Nous aimons le colonel Picquart, parce quil est : i* un gentleman; 2^ une conscience ; 3» rincarnation des idées de justice et de liberté, synonymes pour nous du mot : « France » . Examinons cet état d'esprit. D'abord « Picquart se conduit comme un gentleman j». Ces étrangers n'apprécient l)oint notre vrai type français ; ils nous trouvent « communs, ^nllgaires », et ils aiment Picquart par opposition avec Mercier Cavaignac, c'est-à-dire précisément dans la mesure où le colonel dilettante se diderencie de son milieu professionnel et du soldat français. En second lieu, ils le tiennent pour une conscience : en effet, il affirme l'ensemble des manières de voir qui favorisent leurs diverses nationalités, et ainsi il collabore avec la conscience anglaise, allemande, itiiliemie, autrichienne, contre notre France servie par nos officiers. Enfin, il ressort de toute conversation avec les étrangers qui s'intitulent amis de la France qu'ils comptent sur notre pays pour donner à V Europe rexemple du désarmement. L'activité de M. Piccpiart leur parait favoriser cette belle conception donÇ le lecteur peut rire et s'indigner,

— 89-^ Des raisons plus fortes et d'ordre politique aident à cet engouement de l'étranger. Le colonel Picquart, quand il défend Dreyfus, travaille pour les attachés militaires anglais, allemand, autrichien, italien. En niant la trahison, il favorise leur espionnage. Les gouvernements étrangers couvrent Dreyfus pour abriter leur service de renseignements et pour détruire l'œuvre du colonel Sandherr : c'est la campagne de Panizzardi et de Schwarzkoppen qui se poursuit avec Picquart. Et tandis que le syndicat offre au héros » des mouchoirs mouillés par les beaux yeux d'un tas de petites nigaudes, l'Eiu'ope coalisée contre la France paie le concours de ce colonel vaniteux avec de la publicité romanesque. Il fallait noter ce Picquarisme qui anime tout autour du Conseil de guerre ; mais seul le climat de Rennes lui prête une existence éphémère . Et comme Picquart colonel, Picquart, symbole moral, s'anéantira dès que les puissances d'argent n'auront plus intérêt à peindre en cliène cette planche pourrie du dreyfusisme. J'ai vu le soldat défroqué et le soldat dégradé côte à côte sur l'estrade du Conseil de guerre. En vain Dreyfus, pour éviter de compromettre son éminent allié, ne lui jeta aucun cri de reconnaissance ; en vain Picquart lui-même, qui redoutait de paraître de mèche, commença par le renier : « Je connais à peine l'accusé, disait-il, je lui ai donné jadis de

— 90 — mauvaises notes. » Un mot s'échappa du fond de son être et trahit son secret profond, sa rancmie de chef de bureau : « On voulait me traiter comme ce capitaine ». L'outrage d'un tel parallèle, c'est M . Pic^
quart lui-même qui le consent, qui le propose. Inclignons-nous devant sa destinée. Le colonel se met dans le même sac que le capitaine, et l'opinion les jette à la mer.

CHAPITRE XIV Les témoins, (Bbrtulus, Forzinktti, CoRDIER, etc.). Pcmr comprendre que le divin Picquart, fait du moins un bel ange foudroyé, essayez donc de contempler sans dégoût ses associés Bertulus et Forzinetti. Bertulus, les Rennais ne voulaient pas le croire juge d'ins truc lion. « C'est un être falot, un personnage de Hoffmann » , disent avec ravissement les iiUellectiels^ qui feraient tout aussi bien de fermer le riche écrin des synonymes et d'avouer que ce garçon a une ligure cauchemardaiile . Nous le vîmes tout blême, avec un faciès de rôdeur, monter, se couler sur l'estrade ; il installa devant le Conseil les élégances et les gestes en tirebouchon d'un bonneur en quête de dupes. Ah ! ces gestes en >Tilles qui menacent dans les poches les mouchoirs î Et quiand il parlait de son cœur aux. juges, chacun murmiu*ait : € Oui, beau cœur, on te connaît. » C'était vraiment un petit bonneteau qu'il dressait avec une rapidité fiévreuse devant « messieurs les militaires p, en les priant avec

— 92 — une voix grasse de bien sui>Te la Vérité. La vraie formule sur cel homme, c'est M*' Henry (jui la trouve, quand avec ses traits un peu durs et sa voix de petite fille qui recite, mais d'honnête fille, dans cette salle pourrie, elle crie par trois fois : a Judas! Judas ! Judas î Cet homme est un Judas ! » — « Médème ! » disait le bonneteur en ramassant la mise. Et quand il eut rejoint son banc et qu'il crut devoir pour jamais renoncer à la robe roupie du conseiller, on devina (pi'il grassayait : « C'est un sale coup pour la fanfare ! » On dit M. Forzinetti né d'une Africaine et d'im Français. Ce demi-sémitisme, ce métissage opéré siu* les limites du désert produit des êtres hors cadre, une écume redoutée aux rives de la Méditerranée. Comme ce téi.:oin se flattait d'avoir etc Fami intime du commandant d'Attel, — très réservé, pourtant, très fier, très digne, — le général Roget lui a demandé : — Eh bien î monsieur Forzinetti, où donc habitait le commandant d'Attel ? On a bien ri, car le citoyen de MonteCarlo ne sait qu'une cliose où il trouve son aplomb, c'est que le commandant d'Attel est au cimetière. C liasse du personnel des pénitenciers, ce garde-cliiourme passa dans le domestique du prince de Monaco. Au milieu des^picquaristes, parmi ces officiers en quarantaine, il parvient encore à m'étonner par ses allu

^ 93 — i d'avorteuse qui porterait une barbe pour dissimuler.

Dans quel crime célèbre renitre-t-on ce personnage : la Bancal ? Jn trait commun à Bertulus et à Forzi:ti, c'est leur aphonie. Ils n'osent élever v^oix, ils chuchotent. Pour accomplir leur >ogne qu'ils appellent « une œuvre de luère », ils chaussent des pantoufles feutrées prennent ime lanterne sourde. « C'est ac luie instruction secrète ! » s'exclama rituellement le commandant Carrière, and le juge Bertulus, sous couleur de 3oser, répandait ce qu'on a appelé son lurmure gras ». Uec ces deux hommes de nuit, le lieuteit-colonel en retraite Cordier fait conste, car le soleil s'est arrêté sur son agc . C'est même pour cette qualité que anciens camarades de l'état-major le buenl du nom de « Père Josué ». Je ne s pas pembre les magots ; aussi copieraia description du Figaro qui l'admire : on ventic bedonne, des petits yeux ma•i brillotcnt sur son visage fleuri. Il y a je sais quoi de souriant dans ses narines dsses, dans le pli de ses lèvres et jusque is le poil de sa moustache tombante. » tte moustache, même sèche, nous paraît uillée: c'est une idée cpïi nous vient des lombrables absinthes qu'elle ne peut ousr. Les mêmes habitudes qui le contraignent à ([uitter l'armée lui ont mis dans sang un magniflque optimisme. Quand

— 94 — nous mourions tous de rire à le contempler il pirouettait sur ses talons et faisait f la salle avec lui gros nez rouge pour ajouter son hilarité à la nôtre. Puis, tourné vers les juges, il continuait sa déposition, disant la fin de chaque paragraphe : « Un jour c'est tout ». En même temps, il avait brusquement la tête et signifiait au C par un clignement d'œil : « Hein ! ça va couper ! » Je ne suis jamais entré au Palais-R mais j'imagine qu'aucune des bouffons canailles que des farceurs de génie ne peuvent secouer les spectateurs plus que ne le fit le colonel Cordier qui il nous affirma dans un paragraphe in : tel, que « le jeune marié Dreyfus n'est plus droit à sa couronne d'oranger ». Comme le Jeannot de la foire. Il fallait l'entendre dans sa grande mimique de : « Je f mon colonel ! » quand, à six reprises, il laissa échapper le nom d'officiers étranger qu'on avait convenu de désigner par initiale. Il s'excusait, mais peu après, Un jour que le colonel Jouaust avait un sourire devant ce manque de décorum et qu'une joie absurde nous courbait tous, y compris Dreyfus, il s'écriait fièrement : — Je m'en fous et et je m'en refous. Le comble, c'est que, dans son animus il approcha de ses lèvres le verre d'eau crue . Et l'on vit bien, à son recul d'horreur qu'il pouvait encore ressentir des dégâts

-98Chacun de ces (îrcyfusartls, en descendant de l'estrade, allait rejoindre ses pareils, loin des généraux, dans un petit espace sur la gauche, où Ton remar(iuait le général Sébert, ce vieil ami de Clemenceau, — le commandant Hartmann, qui écoule dans le dreyfusisme ses amertumes d'inventeur évincé, — le capitaine Freystaetter, pour qui le général Mercier trouva le magnifique diagnostic de « superposition de mémoire » (12), — Bernheim, dont il suffit qu'on multiplie les photographies, — M. de Lamothe, employé aujourd'Imi chez M. Lazare Weiller et à qui le général Roget demande ; « Au moment de l'arrestation de Dreyfus, vous vous êtes écrié : — Lui seul pouvait cire le coupable ! — Eh bien ! est-ce alors ou maintenant que vous disiez la vérité ? » Ce même Lamothe s'est reconnu vaincu sur la (piestion des troupes de couverture. M. le général Mercier lui a prouvé son erreur et a fait remarquer que ce jeune démissionnante était insuffisamment instruit. Pour un ponne débosition^ ces témoins sont-ils sûrs de trouver un ponne boaition ? Combien il fut plus raisonnable que ces messieurs, le lieutenant Kahn, du 74*^, qui, convoqué et tâté par le grand rabbin ZadocKahn, refusa de le servii* et en lit mi rapport à son colonel (13).

CHAPITRE XV Les fleurs sans nom et le climat de Rennes .

Après avoir décrit ces grands acteurs de l'estrade Drejius, les juges, les avocats, les accusateurs, qui portent tous les beaux traits de la douleur, je dois faire entrevoir les figures fiévreuses de la salle qui se pressent et que seul l'appareil menaçant d'un conseil de guerre contraint à l'immobilité et au mutisme. L'histoire a besoin de connaître au milieu de quel public on étale nos plus tristes intimités, les angoisses de notre diplomatie en 1894, le désarroi de notre état-major vendu par l'un des siens, l'effronterie des attachés d'ambassade anglais et allemand s'avouant chefs d'espionnage . Heureux qui, comme Adam, entre les quatre fleuves Sut nommer par leurs noms les choses qu'il sut voir L'une poignée d'officiers de la garnison, une poignée de nationalistes, voilà tout ce qu'il y a d'honneur dans cette salle dreyftisarde. Deux blocs y émergent dont nous fîmes déjà le tour. Nous avons dénombré le morne escadron des insoumis que préside le

— 97-. mauvais sourire de Plcqaart, et la faction des universitaires picquaristes dont Jaurès dirige les manœuvres. Tout autour, c'est la formidable et suspecte agitation des journalistes pressés, tassés, surmenés. Les journalistes dreyfusards de langue française disparaissaient eux-mêmes dans l'océan des Anglais, Allemands, Américains, Italiens, Russes, Belges, Suisses et Bataves rédigeant pour des millions de francs (i) des télégrammes qu'il faut juger d'après celui-ci, expédié, je le sais, dans la première semaine du procès : « Innocence reconnue, immense enthousiasme ». Il y avait pire encore : de faux journalistes, agents embauchés ou volontaires, courtiers en diamants de Hollande, spéculateurs de cafés du Havre. Furent-ils recrutés par les rabbins ? avaient-ils acheté eux-mêmes leurs entrées ? Le commerce des places faisait rage. Dans les jours qui précédèrent le procès, il y avait à Paris vendeur pour trois cents francs. Puis le marché se transporta à Rennes. Les cours atteignirent jusqu'à 2.000 francs. Il ne conviendrait pas d'oublier nos snobinettes les plus connues qui furent im des scandales de ces audiences. Une certaine personne, « la Dame Blanche », — c'est son nom de guerre, — avait entre les mains une des trois cartes réclamées par le ministre Galliffet, et dans la journée émouvante de l'entrée de Dreyfus, placée seule derrière les juges, face au public, elle présidait le tout. Sur le haro général, le colonel Jonaust la f

-98 pria de se retirer. Une actrice déclarait à M. Jules Claretie que « la diction de l'accusé était celle d'un innocent ». Quelle rafle on eût pu faire dans cette souricière si merveilleusement préparée par les événements ! Le climat de Rennes fit de ces fleurs venues de régions les plus diverses un parterre qui sous le vent d'orage fournit une même et vaste réaction. Un parterre de fleurs ! C'était plutôt un vaste animal, une large, plate et dégoûtante Méduse vivifiée par la circulation d'une même haine, entravée par la discipline du Conseil de guerre, humiliée par son impuissance. I^a bête syndicale étalée dans la salle s'aimait dans ses rebuts, les Dreyfus, les Picquart et les Bertulus, mais si quelque officier français paraissait sur l'estrade, elle chuchotait alors : a Canaille I idiot ! assassin î » et parfois faisait une longue huée. € A Rennes, devant les officiers du tribunal et surtout en écoutant nos généraux, j'ai en la révélation d'un monde d'esprits supérieurs, d'âmes droites et essentiellement nobles, i» écrit un Jules Soury (i). Mais, tout naturellement, à la vue de ces Mercier, de ces Roïct, les mille visages du syndicat montraient les couleurs verdâtres de la morve pendante aux mâchoires d'un cheval qu'il faut équarrir. Où la bête syndicale fit ses plus furieuses ruades, c'est quand elle se tourmentait pour

— 99 — arracher, comme mi épieu de sa plaie, l'accusation de vénalité qu'elle porte dans les flancs. MM. Jaurès, Viviani et leurs amis étaient décidés à se lever tous ensemble et à demander compte à M. de Freycinet de ses propos sur « 30 millions fournis par l'étranger pour créer l'agitation dreyfusarde ». Bien fin qui forcerait Freycinet à parler quand il n'en a pas envie ! L'incomparable fourbe déposa de façon à laisser croire que le syndicat travaillait hors des frontières à coups d'argent, mais qu'en France il obtenait ses résultats gratuitement « en faisant appel au sentiments généreux ». Ulcérés par cette ironie tragique, les socialistes dreyfusards, à l'issue de l'audience, criaient au secrétaire de l'habile homme, venu pour s'enquérir et pour les apaiser : « C'est la guerre ! la guerre au couteau ! » Souvent à la sortie, sous les tables, je crus voir de la bave où le pied glisserait à ces dames et à ces valets . Peut-être les malpropres avaient-ils tout simplement craclié par terre. Dans ce cloaque du lycée de Rennes, la France canalisée par le syndicat écoulait plus de peste que je ne puis en énumérer. Quand Jules Roche parla, une bouffée d'air corrompu révéla la présence dans cette affaire Dreyfus d'un déversoir des égouts parlementaires. Cette salle impudente, mêlée de femmes en toilettes claires, rappelait ce que le prince

-102 — qui gisent dans la conscience des citoyens d'une même nation. Certaines images, et, par exemple, les honteuses figures de la bande à Dreyfus, venant à tomber dans nos âmes, y produisent, — comme un coup de vent dans le feuillage immense d'une forêt, — un bruissement que ne connaîtront jamais les êtres où n'existe pas préalablement notre feuillage d'âme. Ce n'est point affaire d'intelligence : quels que soient leur rapidité et leur affluement, des étrangers ne peuvent rien ressentir de profond qui leur soit commun avec nous . L'affaire Dreyfus par sa vertu guerrière a multiplié nos mouvements de contractilité, hyperesthésié nos puissances d'affinité entre Français. Je diminuerais mon œuvre, si je négligeais de marquer l'action morale des figures du cauchemar que j'ai dessiné. Quand elles s'agitaient sous nos yeux, leur puissance d'horreur, en nous remuant tous d'une même manière, força nos instincts nationaux à s'émouvoir. J'aime ces petits commerçants de Rennes qui nomment les monnaies étrangères des « dreyfusardes ». Je ramasse avec orgueil l'injure des gens qui m'appellent « un enfant de petite ville » et je les nomme nationales entre toutes, ces paroisses qui frémissent de savoir qu' « il y a dans Rennes un petit-fils de Judas qui a vendu la France » . Un dreyfusard, écrivain de grand talent, mais conscience désorganisée par un servile amour du génie anglais, suivait le pro

— !03 — ces de Rennes. Nécessairement il a méconnu notre allégresse qui naissait du libre jeu de nos innéités. « Comme Hamlet, écrit M. Ghevrillon, la France s'est débattue, malade, affolée d'un cas de conscience, impuissante enfin à le résoudre, tant l'acte imposé par le devoir répugnait à ses préjugés anciens, à ses instincts profonds, à ses partis pris inspirés par le sentiment » . En vérité, quelle erreur de jugement ! Nous étions tout joyeux de la bataille. Hamlet s'épuise en gestes, en crises de nerfs, en rêveries, en monologues, mais nous marchions droit aux dreyfusards. Hamlet a vu l'ombre immortelle de son père et l'incertain jeune homme remet en question cela même qu'il a vu : « Existe-t-il quelque chose après la mort, dans cette région « inexplorée d'où nul voyageur ne revient ? » Quant à nous, nous n'hésitons sur rien. « Être ou ne pas être », dit-il. Nous jurions très haut qu'avant tout il fallait que la France fût. Plutôt que des Hamlet, nous étions de jeunes officiers d'Afrique . Mon séjour de Rennes compte parmi les instants les plus dignes d'être vécus que ma mémoire me rappelle ; nos sentiments étaient pleins, lourds, comme les chefs-d'œuvre de l'art. L'air elle-même, si puissante, brûlante dès quatre heures du matin sur cette ville révolutionnaire, ajoutait à cette splendeur générale . Nous campions comme des soldats, logés pour la plupart chez rh

— 104 — Cette existence de caserne et de couvent favorisait matériellement notre travail d'âme, parce que, empêchés de nous divertir vers les dehors, nous nous reportions naturellement sur nos pensées les plus intimes, qu'on peut dire sous-conscientes et qui nous viennent de la race. Rien ne se perdait en évaporation. Nous étions, dans cette cuve, de la France concentrée. Et pendant trente jours, levés dès cinq heures du matin pour aller nous asseoir au milieu du Syndicat, nous y portions de telles pensées que je puis dire, en empruntant une expression du langage mystique, que c'était « s'éveiller en la patrie ». O souvenirs d'une allégresse qui n'eut pas de lendemain I

LIVRE III CONCLUSION CHAPITRE XVⁿ La Justice bt l'Etat
sont satisfaits « Aujourd'hui 9 septembre 1899, le conseil de guerre de la
iO* région de corps d'armée, délibérant à huit clos . « Le président a posé la
question suivante: « Dreyfus, Alfred, capitaine breveté au 14^e régiment
d'artillerie, stagiaire à l'état-major, est-il coupable d'avoir, en 1894,
provoqué des machinations ou entretenu des intelligences avec une
puissance étrangère ou un de ses agents, pour l'engager à commettre des
hostilités ou à entreprendre la guerre contre la France, ou pour lui en
procurer les moyens en lui livrant les notes et documents renfermés dans le
bordereau ? » Les voix recueillies séparément, en commençant par le
grq^e de inférieur, et le moins

— 106 — ancien dans chaque grade, le président ayant émis son avis le dernier. Le conseil déclare sur la question, à la majorité de 5 voix contre 2 : « Oui, l'accusé est coupable. » « A la majorité, il y a des circonstances atténuantes. » A la suite de quoi, et sur les réquisitions du commissaire du gouvernement, le président a posé la question et a recueilli de nouveau les voix dans la forme indiquée cidessus. En conséquence, le conseil condamne à la majorité de cinq voix contre deux le nommé Dreyfus (Alfred), à la peine de dix ans de détention

- 107 jours commode de détrom'ner les yeux et de dire : « Pauvre diable I » Mais le commandant Carrière, dans sa réplique de la dernière heure, a marqué avec une force admirable les devoirs du juge militaire. Je vous engage à lire cette page, qui, faite de fragments du Code, dépasse ce que les plus grands psychologues ont écrit contre la manie du scrupule. Pour moi, je l'ai souvent répété, j'avais une opinion dans l'affaire Dreyfus, avant de connaître les faits judiciaires. Je me rangeais à l'opinion des hommes que la société a désignés pour être compétents. Je suis allé à Rennes surtout avec le sentiment de l'intérêt public. Ainsi je ne m'y rendais pas avec une âme sans passion. Pourtant, la présence réelle de Dreyfus m'a tout d'abord amolli. Je l'ai plaint. Et si j'avais, dans cette loque humaine, senti un innocent, je me serais retiré de la lutte. Il n'est pas beau d'être le combattant qui passe d'une armée dans l'autre; peut-être me serais-je borné à me taire après deux mois d'explication ; jamais je n'aurais aidé à sceller sur un innocent la pierre d'infamie. Mais j'ai vu, au cours de ces longues audiences, la figure de Dreyfus suer la trahison. J'ai dit, au bout de quinze jours, à mes lecteurs : « La condamnation est certaine. » Avais-je donc xm renseignement ? Les juges n'ont parlé à personne mais je voyais le crime assis devant eux.

— 108 — Réjouissons-nous en toute liberté d'esprit. La France vient d'être servie. Et si la peine de Dreyfus est allégée, nous pouvons prendre de cela aussi de la satisfaction. C'est une bête humaine, qui respire et qui souffre. Son pire crime, d'ailleurs, n'est pas d'avoir livré les documents énumérés au bordereau, c'est d'avoir servi pendant cinq ans à ébranler l'armée et la nation totale. Or, de cette campagne antifranaise menée depuis 1894, il est le moyen plutôt que l'inspirateur. Les grands responsables, que le châtement devrait atteindre (14), ce sont les « intellectuels », les « anarchistes de l'estrade », les « métaphysiciens de la sociologie ». Une bande de fous d'orgueil. Des gens qui ont en leur intelligence une complaisance criminelle, qui traitent d'idiots nos généraux, d'absurdes nos institutions sociales et de malsaines nos traditions. Ces pédants révoltés sont en même temps les plus inféconds des hommes. S'il y a des abus et des faiblesses dans notre état-major, s'il y a des parties pourries dans notre société, s'il y a des préjugés à émonder de nos traditions nationales, cette œuvre de révision doit être entreprise dans un sentiment d'amour, avec l'esprit d'un père de famille qui gère les intérêts des siens, et non avec l'audace de ces néroniens qui s'écrient : « Périssent un ordre social qui ne veut pas se plier sur l'idéal que je me suis composé ! » On le remarquera, nous nous abstenons.

— i09 — en général de chercher à la conduite de nos adversaires dreyfusards d'autre mobile que leur corruption intellectuelle. Mais enûn. qui veut-on tromper ? Il y a une autre corruption. Ils s'intitulent eux-mêmes « le parti des gens généreux » / Risum teneatis, amici. Tant d'or jeté dans la bataille rendit un instant le résultat douteux. Il n'est pas bon de laisser les consciences exposées à de si fortes tentations. On aimerait que quelque navigateur judiciaire, un honnête collègue de Bertulus, remontât ce fleuve d'or pour saisir les coupables à sa source. Que penseriez-vous d'une vigoureuse intervention de la police d'Etat ? Cela vaudrait mieux que d'immoler, comme on l'annonce follement, Roget, Mercier et Gonse à la famille Dreyfus. N'est-il donc pas de gouvernement pour sauver un peuple qui supplie qu'on le sauve ? En vérité, ce n'est pas pour ce grand honnête homme de Déroulède qu'il faut assembler un tribunal extraordinaire. Ci On paye beaucoup d'impôts en France, mais on y est mal protégé . Si les hommes politiques ne savent pas faire tout leur devoir, je voudrais que ces hommes énergiques qui, dans la nation, ont maintenu les vraies doctrines, prissent une résolution. Ne nous souvenons plus du traître que pour aimer ceux qui le châtièrent. Exprimons notre reconnaissance à ces officiers les Mercier, les Roget, les Deloye, environnés désormais d'une iomienne popularité, iO

qtii nous donnèrent de magniûqaes exemples de claire raison française. Confions-nous à cette jeune armée, dont nous vîmes les représentants gravir les marches de l'estrade de Rennes. Ils ont resserré et justifié la fraternité française. Conséquence terrible pour certains : la question de races est ouverte. Il y a une conscience nationale ; c'est IVntontc de gens qui sont réunis depuis plusieurs générations dans les mêmes institutions sociales pour afiirmer des intérêts moraux communs. La conscience nationale française a été irritée, froissée, parce cpie des étrangers de l'intérieur et de Textérieur ont votQn nous « faire marcher » . Nous enregistrons avec une immense espérance la victoire de Rennes (16) !

CHAPITRE m Autour du Verdict On ne choisît pas tout un conseil de guerre, on choisit son président. En décidant que Dreyfiis comparâtrait à Rennes, on voulait le faire juger par Jouaust. Et d'abord on s'arrangea pour que le colonel de Saxcé ne présidât pas. Jouaust s'est défendu d'être franc-maçon, n a écrit aux journaux : « Ce n'est pas moi. On m'a confondu avec mon frère qui habite Rennes. » Qu'il ne marchât pas, on avait Jourdy. Cela put faire argument dans sa conscience. C'est dans le même esprit que Galliffet nous disait : « Vous vous plaignez de moi ! mais tremblez quejeparte,car vous auriez André. » Le général Brugère, à peine investi du gouvernement de Paris, accourut à Rennes. Quel fut l'objet de sa longue entrevue avec le colonel Jouaust ? Jouaust, dès le premier jour, prit la manière des présidents qui malmènent l'accusé parce qu'ils l'acquitteront. C'est classique . A l'issue de la première audience, quelques spectateurs (} ireat,plus saiges que nous ; « Il

— 112 — traite l'accusé trop durement. Méfiance î » Au cours du procès, Jouaust envoyait le lieutenant-colonel Brongniart au capitaine Beauvais pour l'exhorter à ne pas intervenir tout le temps dans les débats. — Dites à Beauvais que je suis bien de son SLYÏSy mais il se donne l'air d'avoir de l'animosité contre le traître. Il nous nuit plus qu'il ne nous sert. Jouaust comptait sur la voix du commandant de Bréon. Celui-ci est un mystique. Durant tout ce mois du procès il allait se prosterner dans les églises et demandait à Dieu de lui inspirer la plus juste décision. Presque chaque soir le colonel de Villebois-Mareuil s'occupait à le remonter. Bréon c'est un homme à « scrupules x ». Les délicats sont malheureux Rien ne saurait les satisfaire. Tout se ramenait dans l'esprit de Bréon à une distinction scrupuleuse entre croire et savoir. Il ne croyait pas à l'innocence de Dreyfus ; il croyait même à sa culpabilité, mais il ne la savait pas. En outre, il a perdu jadis un procès d'héritage par un faux notarié que les experts authentiquèrent. Ainsi construit, il pouvait se récuser. Il préféra faire bénéficier le traître de ses indécisions où l'on doit voir une sorte de « phobie » . On dit que Jouaust escomptait aussi le vote du lieutenant-colonel Bron^art. Avec cea

— 113 — deux voix et la sienne, il eût enlevé l'acquittement à la minorité de faveur. Il se trahit dans la salle du conseil, quand vint l'heure du verdict. Aux termes de la loi, le président recueille les réponses en commençant par le grade inférieur ; il émet son opinion le dernier. « Sans cette utile précaution, la crainte de blesser un supérieur en contrariant son opinion livrerait les membres du conseil d'un grade inférieur à la merci du président et des autres officiers d'un grade élevé (16). » Il n'y a pas de discussion sur la culpabilité, car elle révélerait à l'avance l'opinion des divers membres du conseil et ainsi le mode de votation choisi n'aurait plus d'utilité. Le capitaine Parfait — que le parti français appelait le Plus-que-parfait » — vota oui. Profilet, OUI ; Merle, oui ; Beauvais, oui ; Bréon, non. C'était au tour du lieutenant-colonel Brongniart. De sa voix tout dépendait. Jouaust plaça son crayon dans la colonne des non » et attendit. Brongniart prononça oui. Jouaust ne put se contenir : — Comment ! vous trouvez qu'il y a des preuves ! Très déçu, lui-même vota non. Sur l'application de la peine, il y eut une grande délibération où Jouaust se démasqua complètement et développa les conséquences politiques de la sentence : — Il faut faire l'apaisement. Un moyen, c'est de lui accorder les circonstances atténuées »

je uens a vous prévenir que je vais laire casser le jagement du conseil de guerre par la chambre criminelle de la Cour de cassation, pour excès de pouvoir!... » Et il développait la thèse que dès la veille M. Clemenceau avait élaboré : « On nous dira : taisez-vous, acceptez le verdict c'est la loi ! — Non, ce n'est pas la loi!... La Cour de cassation a donné un mandat limité au conseil de guerre. Il en est sorti sciemment. La Cour de cassation doit faire prévaloir la loi contre ceux qui ont affecté de n'en pas tenir compte. » (L'Aurore, 10 septembre.) Le dossier était déjà transmis au greffe de la Cour de cassation. Mais Galliflet se mit en travers. Au conseil des ministres il déclara : — On en restera là. Si vous voulez promener Dreyfus devant tous les conseils de guerre et que tous lui répètent qu'il est un traître, c'est votre affaire. Quant à moi, si vous dressez la chambre criminelle contre les juges militaires, je donnerai ma démission et je dh*ai pourquoi. Waldeck fixa son œil bleu et gelé sur ce gêneur imprévu. Pour entendre la conduite, excellente ce

-120avaît-il achevé de prononcer cette magnifique phrase où l'accent et l'évidente honnêteté du personnage ajoutaient du pathétique, que le journaliste vit venir sur leur trottoir un grand vieillard tout blanc qui, en les apercevant, traversa brusquement la rue. — C'est lui dit le lieutenant-colonel Leborgne. Et le journaliste terminait son récit par ces mots dont la cruauté doit encore ajouter au supplice du malheureux : « Le colonel Jouaust prit les quais et s'en alla lentement le long de la Vilaine bourbeuse, conune s'il y cherchait la place où noyer la vie dont il meurt. »

NOTES (1) Un magistrat très poli : c'est qu'il est d'ici à vous
« saler ». Trop dur : c'est pour la salle et il vous acquittera. Voilà une
observation que me confirment tous les gens du monde Judiciaire. (2) ((
Dieu qui ne refusez pas votre miséricorde aux Juifs même après leur
perfidie, exaucez nos prières pour qu'ils soient enfin tirés de leurs ténèbres.
» (3) Même indigence dans son livre qui n'est qu'un sommaire. Ah ! si
pareille aventure, me disait un intellectuel, était arrivée à un homme de
génie ! Quel livre ! » Mais pareille aventure ne peut arriver à un homme de
génie, car le génie, c'est d'avoir de l'âme. m'4) C'est à cette explication que
Dreyfus s'arrête dans SCS Souvenirs. (5) DES JUIFS ET DES
PROTESTANTS CONSIDÉRÉS « IN ABSTRACTO ». — Je suis de tradition
lorraine par tous mes instincts ; c'est, en outre, la discipline que ma raison
accepte. Ce que j'ai d'un autre sang me fortifie dans ma répugnance au
protestantisme (éducation séculaire différente de la mienne) et au judaïsme
(race opposée à la mienne). Est-ce à dire que je ne fasse pas cas des
caractères ethniques de ces races ou espèces ? UnprôU

tte m'a dit qjo nul, à notre époque, n'avait exposé l'idée de Dieu
'ivcc autant de force que M. Auguste Sabaiier, doyen de la Faculté de
théologie protestante de Paris, et c'est encore une chose vraie que l'Histoire
des Juifs est un des plus prodigieux romans de l'humanité. Mais mon point
de vue c'est ici de juger les Juifs et les protestants par rapport à la tradition
française. Les Juifs n'ont pas de patrie au sens où nous Tenten(Ions. Pour
nousi la patrie, c'est le sol et les anciMres, c'est la terre de nos morts.
Peureux, c'est l'endroit où ils trouvent leur plus grand intérêt. Lfurs ((
intellectuels n arrivent ainsi à leur fa* meusedéQnition: « La patrie,c'est une
idée ». Mais quelle idée ? Celle qui leur est la plus utile et, par exemple,
l'idée que tous les hommes sont frères, que la nationalité est un préjugé à
détrnre, que l'honneur militaire que le sang, qu*il faut désarmer (et ne
laisser d'autre force que Targent), etc. Là-dessus faut-il les appeler

— 123 — des divisions de la France et pour que l'on distingue si notre présence à Rennes était nécessaire), nous croyons utile de donner une idée des fureurs dreyfusardes. Voici la même scène contée dans le New York Herald par M. Marcel Prévost : ((Le général conférencier a une voix et un physique si ingrats, presque une voix de vieille dame, « et la figure aussi est d'une dame âgée sur laquelle un mauvais plaisant se serait amusé à ((dessiner au coin des lèvres deux petites moustaches tortillées. ((Les minutes succèdent aux minutes, la vieille « dame infatigable poursuit sa conférence au milieu des bâillements de l'auditoire. Il s'est passé « ceci de vraiment extraordinaire que jusqu'à la fin de la séance le public a attendu la vraie ((déposition du général Mercier. On ne pouvait ((pas croire que ce fût cela. C'était pourtant. Il n'est pas venu autre chose. L'espoir de révéler des sensations sensationnelles a été déçu définitivement. « Imaginez le ramassis le plus prolixe et, en même temps, le plus pauvre de tous les « poètes » qui ont traîné à la Cour de cassation et • que la Cour a dédaigné, des développements infinies sur le 120 court et les troupes découvertes, et pour couronner ce factum, un abrégé apologique des niaiseries de M. Bertillon ! ((Oui ! le général Mercier en est encore à attribuer l'écriture du bordereau à Dreyfus ! Il « ignore les aveux d'Esterhazy, il sourit agréablement quand il parle du papier pelure. V De la démence, vous dis-je. C'était incroyable, mais il n'y a pas d'autre mot. La stupeur se peignait « sur tous les visages, — visages de révisionnistes « ou non. Et la vieille damoconférenciait toujours, « jouait aux petits papiers avec le greffier Coûtepois ; arrondissait ses phrases, se complaisait évidemment en son éloquence. C'était ref[rite]*

— 124 — t ment lent, progressif, des fameuses preuves du a
général Mercier, et du général Mercier lui-mA« me. Grâce à une
imprudence de celui-ci Teflri* « tement s'est changé au dernier moment en
« efTondrcment. « Il était arrivé à la péroration. Après avoir « résumé sa
conférence, il s'avisa de dire ceci : « Messieurs, je sais que la nature
hamaine est « faillible. Si j'avais eu le moindre doute sur la ((Justice de
l'arrêt de 18\4, vous poiuviez être « assuré que j'aurais reconnu mon erreur.
« Il disait cela de sa voix blantie et satisfaitOi « se tournant pour la
circonstance vers Dreyfus, et « l'on vit alors ceci, avec une émotion intense,
• qui secoua l'auditoiro comme uno secousse élec« trique : Dreyfus, jusque
là immobile sur sa « chaise, se dresser debout, le visage subitement, « rouge
de colère, et crier dans les yeux à son « accusateur : « C'est ce que vous
devriez faire « oui ! C'est ce que vous devriez faire » I « Mercier, surpris,
s'arrête, balbutie, a C'est « voire devoir, » lui crie encore Dreyfus dans la «
figure. tt Et il se rassied, soudainement redevenu sol« dat, immobile api'ès
cette explosion de révolte. « L'accusateur décontenancé essaye d'ajouter «
quelques paroles que personne n'entend, ramasa se s'S papiers plie sa
serviette et se lève. Des i(huées retentissent dans toute la salle. Un jour* ((
naliste sur le passage du témoin lui crie en a face : Assassin ! i M. Marcel
Prévost, qui prend ce ton pour parler aux Américains d*un générai français
est, il faut le rappeler, un des plus décents parmi les dreyfusards. (7) En
décembre 1901, le commandant Carrière dut prendre sa retrsUte sans avoir
olitenu le ru-*

— 125 — ban de la Légion d'honneur pour lequel il était proposé depuis cinq ans et demi. Il expiait son réquisitoire. Il se fit inscrire au tableau des avocats de Rennes. So» ami intime, le lieutenant-colonel Lcborgne, donna alors d^s explications pu; bliques. Elles confirment ce que nous disons do ers secrètes démarches amicales et puis des ordres ministériels. Le colonel L'^borgno ajoute des détails qui font un abominable tableau : ((Dans la nuit qui précéda le prononcé du ré« quisitoire, un otiiicier d'ordonnance du général « de Galliliet », officier dont Carrière citera le nom si on le poussa à bout, « vint sonner rue Cur« vaut, à sa porte, et remit au commandant, non « pas une dépêche, mais une nouvelle instruction « conçue dans le même sens que les précédentes, « quoique en termes plus pressants, et signée du « général de Galliiïct. » Le général de Galliffet prétend que cette iustruction n'existe pas, eh bien ! moi, « je l'ai vue, de mes yeux vue. » Elle se termine par la fameuse phrase : « Je vous i(rappelle au respect des motifs intangibles de la « Cour de cassation «.Au reste, elle figure encore dans les archives du corps d'armée, il est facile de l'y retrouver et de voir si la signature du général de Gallifiet est fausse. « Voilà ce que le commandant Carrière vous aurait lui-même raconté si, dans la soirée de jeudi, « sur les ordres formels du général André, le a général Donop ne lui avait fait donner sa parou le d'honneur de garder le silence. Il lui a l'a« bord violemment lavé la tête », puis il a fait appel à ses sentiments de bon citoyen, en essayant de lui prouver qu'une reprise de « l'Affaire » serait désastreuse pour notre pays, alors quelle serait seulement désastreuse pour notre ministère. « Le commandant Carrière a cédé ; il a donné

— 126 — sa parole d'honneur, mais sous cette réserve que, s'il est attaqué et vilipendé pour avoir fait son devoir, il répondra. Soyez certain qu'il lo fera, et ce jour vous verrez bien des sourires dédaigneux se changer en douloureuses grimaces. » — Dans le même moment, et comme lo général de Gullifet niait avoir envoyé aucune instruction au commandant Carrière, celui-ci s'écriait : ((Âh ! le général de Galliflet dit cela I il faut 0 qu'il ait un rude toupet. Bientôt je serai libre « et je pourrai peut-être parler. « On m'adjoignit comme substitut vous vous en « souvenez M . le chef de bataillon Mayence, et noas « commençâmes par lire les gros volumes do la « Cour de cassation Trouvez-vous dei preuves de « la culpabilité de Dreyfus ? » disais-je à Mayence (c qui me répondait in variabelment l a non ». Et nous ((étions d'accord. ((Personne ne se doute que le rapport Ballot((Beaupré, les plaidoiries des avocats devant la ((Cour ne sont, en quelque sorte, que la copie du « mémoire Picquart, et ce mémoire est rédigé ((avec une habileté prodigieuse. Sachez aussi ((qu'un seul homme a réellement fait la révision : ((c'est Picquart. Tous les autres no sont que des ((comparses. Je comprends que ceux qui n'ont lu a que les documents de la Cour do cassation ((aient éprouvé dos doutes sur la culpabililô de « Dreyfus. ((Mais lorsque, Mayence et moi, nous ouvrîmes « le dossier, que nous primes connaissance de ((toutes les pièces officielies de la procédure, u notre opinion ferme, inébranlable, était faite : « Dreyfus était coupable ! » — Tous ces incidents scandaleux sont résumés et appréciés de la façon la plus satisfaisante dans la déclaration qui suit du général du Barail |i8 décembre 1901} :

— 127 — ((C'omment! le général de Galliffet dit: « Je n'ai pas signé certains documents tendant indirectement à enjoindre à un de mes subordonnés de « conclure dans son réquisitoire à l'innocence d'un « accusé ! net cependant ces documents existent, revêtus de sa signature. Qui donc a signé? Voilà ce qu'il faut savoir à tout prix, et personne ne bouge, ni d'un côté, ni de l'autre. Qu'est-ce donc que le secret professionnel ? Il y a une limite au delà de laquelle il devient une absurdité et parfois même un moyen de cacher une forfaiture, et l'on devrait comprendre que ! intérêt supérieur de la France et de l'armée prime toutes les autres considérations. Le général de Galliffet a le devoir de parler, de tout dire, de relever le commandant Carrière du secret professionnel afin de permettre à celui-ci d'étaler au grand jour ses documents. Jusque-là, tous les ministres seront sous le coup d'un soupçon intolérable. Que les ministres politiques se réfugient dans le silence, passe encore ! C'est leur habitude. Mais qu'un soldat comme le général de Galliffet se taise quand il doit parler, c'est impossible ; oh j'espère qu'il comprendra. (8) « Guignol Ah ! c'est là que les passions sont simples et fortes. Le bâton est leur instrument ordinaire. Il est certain que le bâton dispose d'une grande force comique. La pièce reçoit de cet agent une vigueur admirable ; elle se précipite vers le Grand Charassement final ». C'est ainsi que les Lyonnais, chez qui le type de Guignol fut créé, désignent la mêlée générale qui termine toutes les pièces de son répertoire. C'est une chose éternelle et fatale que ce Grand Charassement. » ! C'est le 10 août, c'est le 9 thermidor, c'est Waterloo ». (Anatole France, Guignol le Livre de mon ami. Voit-on pourquoi les affaires de Boulanger, de

-- 128 — Panama, Dreyfus^demeurent des pièces de second ordpo? Le vrai moyen tragique y manquait ? Quoi donc ? M^{ess}ire Bâton. (9) Labori veut ici nous marquer que, s'il ne parle pas davantage, c'est qu'il sait qu'on est prêt à le poursuivre pour violation du secret professionnel. Dans ((certains milieux dreyfusards, ofQciels ou non », on le guette, on espère qu'il donnera prise, car tout ce qui se rapporte à l'affaire Dreyfus, c'est comme avocat qu'il a pu le connaître. (iO) Ce geste, Marcel Prévost l'a noté pieusement dans un Portrait du Revenant : a Labori est toujours robuste et souriant, les)oues pourtant un peu congestionnées. Il marche, se lève et s'assied avec aisance ; seulement, par un gesle instinctif la main droite sortant de l'ample manche de la toge va frôler le dos aux environs do la colonne vertébrale ». Peinture naïve, qui fait rire les profanes, mais c'est ainsi qu'à toutes les époques les croyants peignent leurs saints. (11) A mon avis. M" Edgard Démange aurait dû comparaître comme témoin. Rappelons-nous en effet l'un des points mystérieux de ce procès où il y eut plusieurs mystères que très visiblement le président Jouaust évita. Je veux parler du jour où nous vîmes M. Casimir-Périer, ancien président de la République^ donner dans l'air de grands coups de voix, sur la barre de grands coups de poing et en plein visage de Waldeck un grand coup de lumière. C'était à propos d'une lettre écrite par Dreyfus le 23 novembre 1898 et que voici : ((J'avais demandé à M. Casimir- Perler la pu« blicité des débats. Après m'avoir fait donner ma a parole de me soumettre à certaines conditions 0. trop naturelles, M. le Président de la Répnbl« ■'

— 129 — « que me fit répondre par rintermédiaire de M* «
Démange qu'il se confiait en ma parole et qu'il ((demandait la publicité des
débats. Elle ne fut « cependant pas accordée. Pour quels motifs je « l'ignore.
. . Cette parole que j'avais donnée à M. « Casimir-Périer, je l'ai tenue. » M.
Casimir-Périer vint sur l'estrado de Rennes nier d'avoir eu ces louches
ententes avec Dreyfus. Et du ton le plus violent il rétablit les faits comme
suit : « Le 13 décembre 1894, MM. WaldeckRousseau « et Joseph Reinach
sont venus successivement « dans mon cabinet m'entretenir du désir de la ((
défense que le huit-clos ne fût pas prononcé, et « de l'engagement que
prenait la défense d'obser((ver, dans les questions diplomatiques, une gran«
de réserve si les débats avaient lieu autrement « qu'à huis-clos. J'ai répondu
à M. Waldeck« Rousseau comme à M. Joseph Reinach que je ne « pourrais
que transmettre leur désir ; que per« sonnellement je ne pouvais rien pour y
donner (1 satisfaction. » (Figaro supplémefUaire^ i^Siodi « 1899.) Si
l'incident valait que le surexcité Pèricr fit un pareil tapage au déprimé
Dreyfus, il fallait exiger que l'avocat Démange renonçât à plaider et qu'il
devint témoin avec Reinach et Waldeck. Car enfin, ce qui demeure certain f
t qui force à rêver, c'est la démarche sinon les termes du dialogue ; dès le
mois de décembre 1894, Démange, comme avocat choisi par la famille,
Reinach comme prophète dos juifs, et Waldeck, on ignore à quel titre se
furent les commissionnaires de Dreyfus, qui concluait de ces colloques :«
Dans trois aits^ mon innocence sera reconnue. « Phrase qui d'abord
semblait dénuée de sens, mais Waldeck étant ministre remua ciel et terre
pour que le traître eût été bon prophète !

— 130 — (12) Bien que nous écartions toute dialectique sur le fait Dreyfus pour fournir seulement des choses vues, c'est-à-dire les péripéties et les couleurs de la bataille, donnons en passant un aperçu de l'incident Schneider. C'est une lumière sur l'art de la guerre chez nous et chez nos adversaires. La tension dans Rennes était magnétique. A toute heure du jour, de la nuit, il fallait veiller pour avertir les amis et parer aux attaques. Le 12 août, le général Mercier avait invoqué à l'appui de sa démonstration les lignes suivantes du colonel Schneider, que notre service de renseignements avait réussi à se procurer : Paris, 30 novembre 1897.

— On avait déjà émis bien des « fausses suppositions que le traître n'est autre que Dreyfus. Je continue à estimer que « Dreyfus a été en relation avec les bureaux confidentiels allemands de Strasbourg et de Bruxelles » les que le grand état-major allemand cache avec ((un soin jaloux, même à ses nationaux d. Le 17 août, dans la soirée, à Rennes, nous fûmes avertis que le Figaro recevait d'Ems et publierait le lendemain la dépêche sensationnelle suivante : ((Lettre du 30 novembre 1897 attribuée à moi est un faux. « Colonel SCHNEIDER. • Aussitôt sur les bancs du télégraphe nous rédigeons une dépêche pour rassurer les cadres français : à Joazeiro, Paris, de Rennes, 17 août. ((— Nous apprenons que le colonel Schneider « traite de faux le document signé de son nom où ((il affirme sa conviction dans la culpabilité de « Dreyfus. Cette démarche n'émeut personne dans « les milieux nationalistes. Voilà des manœuvres auxquelles on s'attendait, et, si il y a une affirmation

- 131 — « tion fausse dans cette affaire^c'est Taffirmation a même du Figaro. On ne sera pas on long temps a avant de le démontrer en séance publique du « conseil de guerre : Nous pouvons le déclarer^ a Mais on voit maintenant rinconvénient de la « nécessité où les amis de Dreyfus ont mis le con« seil de guerre de publier des documents secrets : I c'est nous exposer d'une façon certaine à rece« voir des démentis de l'étranger. (c Il était évident que celui à qui Ton avait dé0 robe des documents et que l'on mettait en cause « malgré lui, en référerait à son gouvernement. « Après cinq Jours l'Autriche refuse de se mettre ((en opposition avec l'Allemagne et l'Italie, dont les u attachés d'ambassade Panizzardi et Schwarzicop» « pens'efforcent de cacher leur rôle de chefs « d'espionnage. « Si délicate que soit la question au point de c vue diplomatique, elle sera réglée par le con((seil de guerre, avec le souci de maintenir que ((nous sommes les maîtres dans nos questions in« térieures et qu'il n'appartient pas à l'étranger de « sauver un traître. » Le 19 août, le commandant Guignet en séance du conseil de guerre rappelait que u les dépêches d'Ems no sont pas toujours véridiques ». Il se déclarait en mesure d'établir d'une façon indiscutable l'authenticité de la pièce, et ses arguments étaient bien concluants, puisque le colonel Schneider renonçait à soutenir son personnage et écrivait le 22 août : ((L'apposition de la date susdite (30 novembre « 1897) et de ma signature au texte que l'on '« m'attribue constitue un faux. Ce faux subsis• terait même dans le cas où, ce dont je ne puis « juger sans l'avoir sous mes yeux, le texte /mtt même émanerait de moi à une autre date. »

-- 132 — Aveux embarrassés, mais incontestables, du télégramme précédent. Aussi bien le ^ général Mercier avait de son propre mouvement indiqué que la date du 30 novembre s'appliquait non à la ré« daclion du document, mais à son entrée au service des renseignements. La défense ne s'y trompa point ; elle dit dès lors que ce document n'était point un rapport, mais un simple memento : elle souligna que le colonel Schneider était mal renseigné : elle ne contesta plus l'authenticité. Le 30 août, lors du défilé des professeurs de TEcole des Charles, (qui révoltèrent et réjouirent la France par leur incroyable bouffissure d'IntelIccluels), P^mile Picot, — bibiiothécaircdes Rothschild, oncle de Paul Desjardins (le clergyman des belles petites âmes et oncle aussi de Lucien Fontaine, (qui est le trésorier secrétaire de la ligue des Droits de F Homme) ^ — annonça qu'il avait eu l'honneur de causer avec un attaché d'ambassade de la Triple Alliance, dont il opposa la parole à la parole des officiers français. — Très bien I — lui répliqua le général Roget, toujours admirable d'à-propos. — Vous êtes libre de préférer l'allirmation autrichienne à l'affirmation française, mais c'est de M.Schneider que vous parlez, n'est-ce pas ? Et bien ! je vous demande ce que vous pensez du cas de cet officier, qui après avoir donné dans le Figaro un démenti formel du rapport que nous lui attribuons, a été obligé de reconnaître ensuite l'authenticité de ce rapport ? M** Démange se leva et cédant tout le terrain dit : — Il y avait eu malentendu. A quoi fort courtoisement, le spirituel général Roget répondit : — Oh ! M. Schneider, j'en suis certain ne montait pas, à proprement parler ; il commettait un malentendu.

-133 Ainsi la vive clarté française perceait les brouillards et relevait les défaillances du parti de Dreyfus. Veut-on encore et sur le même sujet un exemple de raisonnement français ? Le témoin Cernusky raconte qu'en février 1891 un officier supérieur d'un Etat-major étranger (dont il dira le nom en séance secrète) s'est vanté à lui de posséder quatre espions parmi lesquels le premier et le plus important était le capitaine Alfred Dreyfus. Aussitôt les Dreyfusards de protester contre un témoignage apporté par un étranger. Rions de leur protection hypocrite. Quand un gouvernement étranger vient nous dire qu'il n'a pas employé le capitaine Dreyfus, c'est à négliger, car le devoir et l'intérêt d'un gouvernement, sont de couvrir les traîtres qu'il emploie. S'il agissait autrement, il n'en trouverait plus. Mais auprès de Cernusky, ce n'était point une démarche d'habileté gouvernementale. Un officier d'Etat-major, chargé de la direction de l'espionnage au profit d'une puissance étrangère, s'est laissé aller à bavarder. On ne saurait trop reconnaître et louer les grandes qualités françaises, la solide raison française, dans les travaux de Mercier, Roget, Deloye, Guignet et autres près du Conseil de guerre. (13) On m'a proposé dans des termes analogues « un professeur d'énergie » plus remarquable encore que n'est M. Pléquant : ((Après un livre où il déversa, comme le prouve. en un calice d'or le vin du sacrifice, les idées douloureuses ou espérances bouillonnantes • en son cœur, toute la poésie, toute la souffrance toute de son âme, harpe vibrant au vent de la tristesse, et toute l'énergie de son cerveau ; après (un cri de révolte et de foi, pour le présent et 12

- 134 ~ (t vers ravenir ; nprès ce recueil de peniées et ((d apophlegmes, moelle de son intelligence ; c après ce monument contre la Justice des hu« mains, d'où malgré tout pour Tère sensibl») se ((dégageait une sorte de lassitude morne et de ((morne tristesse, après les Impressions cell^ ((laires — voici que, fièrement dédaigneux des « haines intéressées, des mépris, des insultes, ((des calomnies, des diffamations, des perfidies ((des trahisons et de la lâcheté ambiante ; ayant « en soi assez de courage pour mener à bien ((l'œuvre entreprise ; assez de ténacité réfléchie ((pour ne reculer devant aucun obstacle ; aaseï ((de confiance pour marcher impavide et impas« sible, et de u conscience » pour voir juste, ^ ((voici que, dis-Je, M. Balhaut par l'Amoureuse ((foi débute dans le roman de façon magistrale. ((Ah ! la leçon est belle pour tous, vieux et « jeunes, et l'exemple salubre ! Où, cherchez((vou\$ donc, M. Barrés, des professeurs d^énéf « gie ? Vraiment, je ne conçois point comment ((un homme, sagace et perspicace tel que vous, ((ayant devant lui de pareils modèles, offre à la « jeunesse quelque génie malfaisant des temps ((passés ! (a) Car les humains qui, par leur carao* « tère au-dessus des normes de cent coadées, noa8 ((montrent que le travail est régénératèar et ((rédempteur, sont à notre époque heureoae« mont assez nombreux. Et leur acte vaut d'aa« tant qu'il est plus près de nous, conséquem((ment facile à apprécier. Qu'il nous soit donc « force générât! ve de courage et d'espoir, levier ((dont nous renverserons à notre touv les bar« rières du chemin... » {Le Progrès, 9 novembre 1898, Saintes). (a) Napoléon, professeur d'énergie {Les DHxh cinés).

— 135 — (14) L'effondrement de Freystaetler fut tel que

Démange déclara « qu'il n'insistait pas le moins du monde pour entendre à nouveau le témoin ». (15) Eh bien ! non, ayons le courage de reconnaître notre erreur. A la date où nous réimprimons (7 janvier 1902), Kahn ne paraît pas avoir agi raisonnablement. Les événements lui donnent tort. Le sage, c'est Alfred Dreyfus, épanoui sur son fumier. Ses témoins ont trouvé la ponnebosition. Toutefois, si nos pronostics momentanément sont faux, nos photographies demeurent exactes. Tourne qui tourne, il est impossible de contempler les Porzinetti et puis de regarder le commandant de Mitry, avec sa charmante figure, si loyale et si fine, de lorrain de vieille souche, le capitaine Anthoine, si ferme et si précis, sans distinguer où est le parti de l'honneur. Et puis écoutez donc les détails de l'affaire Kahn et Zadoc-Kahn : Le 6 janvier 1899, la Chambre criminelle de la Cour de cassation reçut d'un témoin une déposition que voici à peu près : « Le bordereau est ac((compagne d'une lettre missive dans laquelle on ((lit : je vais partir en mamuuvres. Il est établi « d'autre part qu'il ne peut s'agir que des manœuvres d'automne 1894. Esterhazy, ofiBcier detrou« pes à cette date, a-t-il pu penser qu'il prendrait « part à ces manœuvres ou croire qu'il serait aua lorisé à les suivre ? Non, car les majors, et il ((remplissait alors cet emploi au 74* d'infanterie, « ne quittent pas le dépôt ». Le 7, le grand rabbin écrivit au lieutenant Kahn, du 74% pour lui demander un rendez- vous. Le 8, le lieutenant Kahn se rendit chez ZadocKahn, 17, rue Saint-Georges. En sortant, il adressa à son colonel la très importante lettre suivante : « J'ai l'honneur de vous rendre compte d'un ((fait d'une gravité particulière. Je recevais d^

— 136 — « M. le grand-rabbin la carte pneumatique doni ((copie est ci-jointe. Je me rendis à son invitation, « et dès mon arrivée, la conversation suivante « s'engagea entre nous. « M. LE Grand-Rabbin . — Je vous ai prié de ((venir me voir, monsieur le lieutenant, pour « vous demander des renseignements confidentiels « au nom d'une tierce personne doni je ne puU « pas vous donner le nom. Sachez bien.d'aiUeurs, « que tout ce que vous direz sera absolument se((cret et que votre nom ne sera.en aucun ca8,pro((nonce. Pourriez-vous me dire si le commana dant Esterhazy est allé aux manœuvres d'au« tomne en 189& ? « Moi, me levant pour prendre congé, — Monsieur le grand-rabbin, je ne sais rien. Je m'éton« ne seulement que vous me demandiez ce ren((seignement plutôt qu'à tout autre oflQcier du ré((giment. (Attitude embarrassée du grand-rabtt bin). « M» Lfi Grand-Rabbin. — Mais je vous a! dit ((monsieur le lieutenant, que ces renseignements K étaient destinés à une tierce personne; ce n'est « pas pour moi. tt Moi. — Je ne puis que vous répéter que Je ((ne sais rien et que je ne puis rien vous dire. (Et « je me dirige vers la porte). « M. LE Grand-Rabbin, insistant pour me fai((re rasseoir. — Ne partez pas si tét, monsieur ((le lieutenant. Rasseyez-vous. Y a t-il longtemps « que vous êtes au régiment ? Sortez-vous de « Saint-Cyr ? ((Je répondis brièvement à ces questions et Je « pris congé. L'entrevue avait duré de quatre à ((cinq minutes. « J'ai été profondément affligé, en ma qualité ((d'Israélite, de voir le grand-rabbin, chef de la tt religioui se préoccuper d'une façon apssi active

- 137 a de cette malheureuse affaire Dreyfus. Je n'ai ((pas été moins froissé de le voir s'adresser à moi « plutôt qu'à tout autre officier du régiment pour « obtenir ce qu'il appelle de» renseignements. Signé : Kahn. Ainsi, le grand-rabbin voulait mettre entre les mains d'une tierce personne, dont il ne peut pas dire le nom, les moyens de réfuter un témoin entendu par la Chambrt criminelle ! Une titrce personne et qu'on ne peut nommer t cela est fort important. Il ne s'agit point de M* Mornard, l'avocat de Dreyfus. M* Mornard n'aurait pas à cacher pareille demande ; il la ferait de lui-même, et le grand-rabbin ne voudrait pas celer un nom qu'il peut prononcer pour jeter par une réticence inutile le plus grave soupçon sur quelque conseiller à la cour. (16) Une agence distribue aux journaux américains un procès-verbal de chaque audience d'après la sténographie (il serait curieux d'examiner ce travail), mais ces journaux ont en outre des rédacteurs pour leur envoyer les impressions du jour, des commentaires sur les faits et les personnes. C'est un article qui d'ordinaire compte 4 ou 5, 000 mots ; le mot coûte 0 fr. 50 pour New-York avec un supplément pour les autres villes. Les journaux anglais se font télégraphier le compte-rendu analytique (?) et, par leurs rédacteurs spéciaux, des impressions quotidiennes. Toute cette copie est télégraphiée à tarif plein do Rennes à Paris, puis réexpédiée à Londres moyennant 0 fr. 15 le mot. Les correspondants autrichiens, italiens, belges, suisses, russes, suédois, danois, envoyaient des dépêches urgentes pour lesquelles ils payaient triple taxe, c'est-à-dire 0 fr. 60 le mot. On se montrait un journaliste de Calcutta. 42*

— 138 — Ah 1 que de sacrifices la finance mondiale nlié* site point à faire s'il s'agit d'empêcher une possibilité d'injustice ! (17) Letire à Maurice Barrés. Le Journal, 21 octobre 1899. Voir le très beau livre : Une campagne nationalistey par Jules Soury. (18) Au cours des débats, à la date du f* septembre, j'écrivais : ((Ah ! ces témoins fournis par le Syndicat! L'aua tre jour, Chincholle, du Figaro, posait un petit « problème à ses lecteurs : Maurice Barrés, écrl((vait-il m'a dit que la vue de Dreyfus, qu'il déclare ((coupable, lui donnait parfois de la pitié et qu*i\ ((consentirait à lui donner un suppléant à l'ile ((du Diable ». Ghincholle allait même plus loin : ((selon lui, je commencerais à aimer Dreyfus I Etj ((pour intriguer son lecteur, il laissait en suspens ((de savoir qui Je substituerai avec plaisir au ((traître. Jene vois pas d'intérêt à maintenir cette ((équivoque. Je considère la personne de Dreyfus a comme désormais incapable de nuire et J'avais ((dit à Ghincholle apitoyé : « Eh bien ! mettez ((Labori à l'tle du Diable ! » Je le dis, cette fols, « sans sourire : « Adjoignez à Dreyfus Bertulus et ((Forzinetti. Pour Picquart, il me semble que son ((foie n'aura pas besoin d'un climat tropical ponr ((lui jouer dans un bref délai le plus vilain tour ». Je reproduis ici cette boutade, parce qu'elle me fut, ù plusieurs reprises, âprement reprochée, et que je ne regrette aucun des faits de guerre où m'entraîna mon service dans la bonne cause. Cest par les gens de mon camp, par mes pairs que Je veux ôlro jugé el si les chefs de notre armée avaient été mollement soutenus, Dieu sait où Ils seraient aujourd'hui et Dieu sait où serait Plc*quart !

— 139 — (19) Sur ce mot, « la victoire de Rennes », qu'on me permette d'épingler un court papier dont Je donnai iecture, pour servir de toast, le 25 janvier 1900, au banquet pour célébrer Tanniversaire de la fondation de la Patrie française ; cette page pourrait s'intituler Les autels de la Souffrance : «... Tout au long de l'histoire de France, on enseigne les petits enfants à glorifier les jours où notre nationalité surmonta les plus pressants dangers. Dreyfus, cela rappelle une dés plus insolentes Invasions de l'étranger, mais c'est aussi un nom de victoire. ((La douleur sert aux individus de cran d'arrêt ; elle nous avertit dene point passer outre, et qu'au delà c'est notre destruction. Elle rend le même service aux peuples. L'a Affaire » sauva la nation ; elle nous sortit d'une mortelle indolence. « Je me rallie à l'idée de ce philosophe qui voulait élever des autels à la Souffrance. Je ne suis pas en peine do la méditation que nous devons y porter, nous autres nationalistes. Nous remercions la cruelle « affaire » d'avoir réconcilié l'orgueilleuse raison avec l'instinct des humbles et d'avoir montré que les volontés obscures dos masses possèdent le sens le plus sûr de la santé sociale. Les Grecs ont nommé les dieux du châtiment les Bienveillants une vive reconnaissance nous vient au cœur pour une' épreuve qui nous révéla jusqu'à l'évidence le danger de laisser une influence politique à des naturalisés trop récents et qui n'ont pas nos Instincts séculaires. «Que les préjugés nationaux contiennent la sagesse même !Que ce n'est pas tout d'avoir de l'esprit et qu'il faut encore avoir les mêmes aïeux I Voilà les grandes vérités, un instant méconnues, qu'une douloureuse convulsion vient de restituer à la société française.

— 140 — a Quand cette affaire, où nous ne voyons déjà plus qu'une mauvaise mystification, sera tombée dans l'irréremédiable oubli où s'écroulent les élégies mal faites, quelque chose d'elle survivra dans la législation et tout au moins dans la raison de notre pays. Nos cerveaux et, par suite, bientôt notre politique se seront régénérés dans l'épreuve. ((Je reprends un mot de notre cher président d'honneur et je bois à la bonne souffrance ». (20) Le Graverend, Traité de législation criminelle en France, (21) En octobre 1901. M. de Galliffet, ayant été obligé de quitter le ministère qui l'avait employé, déclara que « le peu de politique qu'il avait fait l'avait profondément dégoûté ». Tout le monde sans une exception a donc été dégoûté par la politique de M. de Galliffet.

TABLE DES MATIÈRES LIVRE PREMIER. —Explications	
préambulaires 9	Chapitre premier. — En route pour Rennes, ville qu'arrose le Rubicon 9
Chapitre II. — La parade de Judas (souvenir de la dégradation d'Alfred Dreyfus à récole militaire, 15 janvier 1895). 15	LIVRE II. — Les rois, les dames et les valets 20
Chapitre III.— Entrée d'Alfred Dreyfus. 20	Chapitre IV. — Une visite à Combours (Méditations sur Dreyfus) 30
Chapitre V. — Les mouvements sincères de Dreyfus 44	Chapitre VI. — Vrai caractère de ces audiences : une tristesse puissante et maussade , 49
Chapitre VII. — Les juges militaires.... 50	Chapitre VIII. — Les avocats 53
Chapitre IX. — La vérité sur l'attentat contre Labori , 58	Chapitre X. — Les avocats (suite) 71
Chapitre XI. — Un paysage de ruines... 76	Chapitre XII. — Picquart 79
Chapitre XIII. — Le Picquarisme 87	Chapitre XIV. — Les témoins (Berlulus, Forzinettl, Cordier, etc.) • »..*.* 9i

The text on this page is estimated to be only 22.66% accurate

— 142 — Chapitre XV. — Les fleurs sans nom et le climat de
Rennes 96 Chapitre XVI. — Notre allégresse 101 LIVRE III. —
CONCLUSION 105 Chapitre XVII.— La Justice et l'État lont satisfaits 111
Chapitre XVIII. — Autour du Verdict... 111 NOTES 1351 JUN 2 3 1915

The text on this page is estimated to be only 20.00% accurate

Angoulême.— Imp. L. COQUEMARD & Cie

The text on this page is estimated to be only 4.00% accurate

\ VA

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN GRADUATE LIBRARY
DATE DUE

~~1 1 1972~~

8 1973

MAY 24 1999

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03315 5576

VERT

